Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 6, n° 2 – Été 2010
pp. 03-25

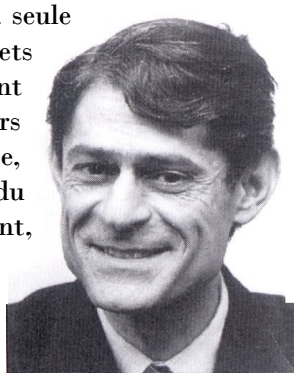
Langue et équivalence conceptuelle en management interculturel

Jean-Claude Usunier
Université de Lausanne (HEC)

Introduction

Il peut paraître étonnant pour un chercheur en management de s'intéresser à la langue, à la philosophie du langage, et à la construction du savoir. Wittgenstein, et d'autres philosophes de la langue ont contribué de façon majeure à la compréhension de la manière dont la langue façonne notre vision et notre compréhension du monde (*Weltanschauung*). Cette contribution essaie de montrer à quel point le domaine du management et ses différents fonctions se sont fortement appuyés sur une vue instrumentale de la langue en construisant leurs savoirs de base. La domination massive des Anglo-saxons dans le management et la vie des affaires a facilité la représentation, en partie trompeuse, que le savoir en management est universel, qu'il s'applique à toutes les nations et cultures, et que la langue est un instrument neutre qui « véhicule » les concepts de management d'un pays ou d'une culture à l'autre. Le cas de la recherche interculturelle en management (que nous appelons aussi « management comparé » et que la littérature anglo-saxonne appelle « *cross-cultural management* ») sert de base pour expliquer comment une vision neutre/instrumentale de la langue ne permet pas de comprendre des différences conceptuelles clés.

La langue peut être considérée comme simple instrument de communication. C'est la réponse de bon sens donnée par ceux qui estiment que la seule fonction de la langue est de permettre la référence à des objets empiriques. Néanmoins, de simples présupposés instrumentaux sont difficiles à soutenir quand l'on prend en compte que des locuteurs partageant la même langue maternelle l'ont employée, développée, et affinée à travers des siècles, parfois des millénaires dans le cas du chinois. Le postulat que la langue n'est pas seulement un instrument, mais que nous sommes nous-mêmes instrumentés par la langue, est bien illustré par Hagège (1985, p. 46, emphase d'Hagège, en italique et en gras) dans la phrase suivante :



Claude Hagège

> « Les langues diffèrent non par ce qu'elles ***peuvent*** ou non exprimer, mais par ce qu'elles ***obligent*** ou non à dire. »

Le simple fait que le français ait deux mots, « langue » et « langage », pour un seul en anglais (*language*), qu'il ait des concepts singuliers comme celui de « parole » qui se traduit en allemand, suivant les cas, par « mot » (*Wort*), « langue » (*Sprache*) ou « conversation/propos » (*Rede*), montre la pertinence du propos de Hagège. Ceci

(Suite page 4)

(Suite de la page 3)

explique la vacuité absolue d'utiliser différentes langues dans un cadre international et comparatif, sans se référer aux contraintes placées sur les locuteurs de ces langues. Des locuteurs allemands, par exemple, peuvent dire que quelqu'un est *hilflos*, mais les Français ne peuvent pas dire quelque chose d'équivalent puisque l'aide est supposée être reçue seulement d'autres personnes en français, non de soi-même (le proverbe français *Aide toi, le Ciel t'aidera* est un oxymore qui montre que l'aide n'arrive normalement pas de soi-même). L'équivalent le plus proche de *hilflos* serait *désemparé* mais cet adjectif ne rend pas tout à fait compte de la même expérience. Wittgenstein exprime le paradoxe de la vacuité de la langue prise d'un point de vue purement instrumental (Wittgenstein, 1958, p. 7) :

> « Quand nous disons : "Chaque mot de la langue décrit quelque chose" nous n'avons jusque-là *encore rien* dit ; à moins que nous n'ayons expliqué exactement *quelle* distinction nous désirons faire. »

Edward Sapir

L'un des premiers partisans de l'idée que la langue possède une influence décisive sur la culture fut Edward Sapir. La langue crée des catégories mentales, qui à leur tour influencent directement les objets et notions que nous jugeons être similaires et celles qui *méritent* d'être différenciées. La langue forme la *Weltanschauung*, qui correspond à des façons d'observer, de décrire le monde, d'étiqueter les réalités, d'interagir avec autrui, et à la manière dont les personnes construisent leur réalité dans un groupe partageant une langue commune. Ainsi Sapir souligne (1929, p. 214) :

> « Le fait est que le monde réel est dans une large mesure inconsciemment construit à partir des habitudes langagières du groupe. Il n'existe pas deux langues suffisamment similaires pour être considérées comme représentant la même réalité sociale. Les mondes dans lesquels vivent différentes sociétés sont des mondes distincts, pas simplement le même monde auquel seraient attachées différentes étiquettes. »

L'immense majorité du savoir managérial a été originellement développée, conçue, écrite et publiée en anglais. Ce corpus de connaissances a été ensuite traduit dans de nombreuses langues (par exemple, le *Marketing Management* de Philip Kotler depuis sa première édition en 1967). Il est, dans de rares cas, apparu sur la base d'autres contextes linguistiques. Holden, par exemple, illustre les difficultés rencontrées en traduisant des concepts essentiels de management *américains* en langue russe, où le concept de « cycle de vie du produit » ne peut être facilement traduit alors que le concept de « segmentation » est traduit littéralement par *segmentatsiya*, un mot qui parle peu aux Russes. Mais, de manière plus positive, Holden (1998, p. 88) indique que les académiques dont l'anglais n'est pas la langue maternelle :

> « […] acquièrent en réalité deux visions du monde distinctes sur leur discipline académique. Mais plus que cela […] l'expérience de synthétiser deux vues du monde des affaires leur donne, non pas une véritable "troisième vue du monde", mais incontestablement leur apporte de nouvelles intuitions qui n'auraient pas surgi sans ce processus de combinaison des expériences à travers la médiation d'une langue étrangère. »

Dans la recherche en management interculturel, la langue est rarement considérée comme moyen de compréhension en profondeur des problèmes d'équivalence conceptuelle. Ceci est probablement dû à la prédominance de l'anglais et au fait, évident, que les chercheurs en management ne sont pas des linguistes. La langue est plutôt vue comme une contrainte dans le processus de recherche comparatif entre

pays et cultures, laquelle peut être surmontée par des procédures de traduction techniques (*back translation* en particulier). Toutefois, la langue a son importance. Non seulement elle est reconnue comme essentielle pour la catégorisation, le jugement et les processus de choix des consommateurs, mais il a aussi été démontré que la langue était un indicateur clé de la distance culturelle (West & Graham, 2004). La langue est de plus en plus reconnue comme un élément important du management des firmes multinationales (Luo & Shenkar, 2006).

Le vrai défi est de faire la part du similaire et du différent, non pas d'un point de vue intellectuel, mais pour mieux instruire, préparer et mettre en œuvre les décisions de management international. La différence initiale en termes de visions du monde est en partie située dans l'œil de l'observateur. Une distinction classique dans les recherches comparatives cross-culturelles, dérivée de la distinction entre deux branches de la linguistique visant l'étude et la catégorisation des sons, est celle qui oppose les approches *Emic* et *Etic*. En linguistique, la phon*étique* propose un système universel de description des sons, idéalement commun à toutes les langues, alors que la phon*émique* met l'accent sur des modèles sonores particuliers à chaque langue. Par exemple, le chinois, langue tonale, ne se laisse guère saisir par le cadre phonétique universel alors que le japonais, dont les phonèmes sont partagés avec les langues occidentales se glisse bien dans une modélisation universaliste de ses matériaux sonores. L'approche *Emic* part de l'idée que les attitudes et comportements sont exprimés de façon unique dans chaque culture et qu'aucune véritable comparaison n'est possible, alors que l'approche *Etic* est principalement concernée par l'identification d'universaux.

On peut s'interroger sur l'utilisation systématique de questionnaires conçus à l'origine en anglais dans la recherche en management car ils tendent à cacher les différences conceptuelles entre cultures et entre contextes linguistiques. Les directives de traduction des instruments psychométriques mettent l'accent sur le fait que le degré de recouvrement entre les construits dans les populations étudiées devrait être évalué et que ceux qui développent des instruments de recherche devraient s'assurer que le processus de traduction/adaptation de l'instrument prend en compte les différences linguistiques dans les populations cibles (Van de Vijver & Leung, 1997). Toutefois, ceci est fait la plupart du temps en supposant que la langue est neutre et complètement instrumentale. On aboutit à des différences de sens qui restent ignorées. Cette contribution examine comment les procédures de traduction peuvent être utilisées pour mettre en évidence les facettes de sens partagés à travers différentes langues et faire ressortir les facettes de sens qui sont spécifiques à des contextes linguistiques particuliers (les Francophones par exemple, même s'ils sont différents par ailleurs). Des exemples d'équivalence conceptuelle tirés de la littérature de management interculturel servent à illustrer comment le différentiel de sens peut être évalué en utilisant une approche sémantique, et non pas lexicale, lors de l'emploi de dictionnaires et de procédures de traduction.

La première partie explique comment l'équivalence conceptuelle est liée aux différentes catégories de l'équivalence de traduction : la recherche interculturelle « linguistiquement neutre » (*language free*) tend à favoriser une approche lexicale de la traduction et à négliger l'équivalence expérientielle. La deuxième partie présente des approches fondées sur la langue qui aident à explorer la nature et le degré d'équivalence conceptuelle entre contextes linguistiques : la sémantique et le recouvrement des champs sémantiques, l'étymologie et la recherche des présupposés profonds enracinés dans l'origine des mots, l'évitement de la traduction en gardant un mot dans sa langue d'origine pour signaler qu'il a un sens spécifique partiellement

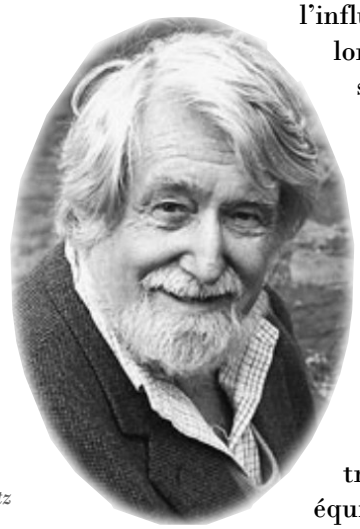
(Suite page 6)

(Suite de la page 5)

intraduisible. La troisième partie présente des recommandations, à la fois organisationnelles et techniques, pour utiliser la langue comme ressource plutôt que contrainte dans la recherche en management comparé.

L'équivalence conceptuelle et la recherche interculturelle « linguistiquement neutre » (*language free*)

La langue comme clé d'information pour l'équivalence conceptuelle



Clifford Geertz

Le problème de l'équivalence conceptuelle est assez fréquent quand on teste l'influence de certains construits sur le comportement. Par exemple, lorsqu'une théorie cognitive uniforme est utilisée dans plusieurs pays simultanément, l'hypothèse suivant laquelle les gens n'ont pas volontairement de comportement contradictoire peut s'avérer aux Etats-Unis mais se révéler inapplicable à d'autres pays. Ainsi un consommateur, cognitivement contradictoire, peut à la fois aller au McDonald's et militer contre les produits américains. De même un consommateur, dans une culture peu orientée vers le monde matériel, peut très bien ne pas porter à sa conscience de façon claire le processus de recherche d'information sur les produits, d'évaluation et de choix de celui qu'il va finalement acheter. La citation suivante de l'anthropologue Clifford Geertz (1983, p. 59 – nous avons laissé volontairement le texte en anglais pour ne pas le trahir) donne une mesure de la difficulté d'atteindre une véritable équivalence conceptuelle entre cultures :

> « The western conception of the person as a bounded, unique, more or less integrated motivational and cognitive universe, a dynamic center of awareness, emotion, judgement, and action, organized in a distinctive whole... is, however incorrigible it may seem to us, a rather peculiar idea, within the context of world's cultures. »[1]

Parce que la langue est utilisée quotidiennement dans des contextes locaux, elle est révélatrice du savoir local au sens Geertzien. Trois éléments fondamentaux de la langue peuvent aider à l'évaluation du degré d'équivalence conceptuelle :

1. les mots et leur sens spécifique, à la fois sens littéral (sens propre) et sens figuré(s) ;
2. les mots une fois assemblés dans des phrases et dans un texte, les langues opérant comme des codes qui doivent être « traduits » dans d'autres codes linguistiques, lorsque langue d'origine et langue cible diffèrent ;
3. les visions du monde spécifiques exprimées par les locuteurs d'une langue.

Les langues révèlent les visions du monde sous la forme de présupposés sous-jacents (par exemple, les valences suggérées par le genre des mots, l'existence ou l'absence du genre neutre, etc.), de situations clés (par exemple : attendre, observer, contrôler, réclamer), et d'interactions typiques (par exemple : obéir, déléguer). La langue exprime également les visions culturelles sur les conduites adéquates (par exemple : penser d'abord ou agir d'abord), les résultats souhaitables (par exemple : le succès, la satisfaction), les processus appropriés (par exemple : travailler, se réunir), ainsi que des institutions (par exemple : un conseil d'administration, un comité d'entreprise, un *board of directors*, un *Vorstand*, etc.) et des techniques (par exemple : l'analyse des coûts, le contrôle de gestion, ou bien le *managerial accounting*) qui lient les actions aux résultats. De tels concepts imprègnent la partie textuelle des instruments de

1. Tentative de traduction : *« La conception occidentale de l'individu en tant qu'ensemble unique et dissocié, univers cognitif et motivationnel plus ou moins intégré, et centre dynamique de conscience, d'émotion, de jugement, et d'action, organisé en une totalité distincte... est, aussi incorrigible que cela puisse nous paraître, une idée assez particulière dans le contexte des cultures du monde. »*

recherche en management, surtout les énoncés des questionnaires et des échelles psychométriques.

Des concepts comme l'autonomie, le *leadership*, la gentillesse, la motivation, l'honnêteté, la satisfaction, l'autorité, le bien-être, etc. sont souvent utilisés dans les questionnaires comme s'ils avaient un sens universel. Toutefois, les mots expriment un sens partagé uniquement dans le groupe culturel et langagier, surtout lorsqu'ils se rapportent aux perceptions et aux interactions interpersonnelles. Par exemple, Shenkar & Von Glinow (1994, p. 67) constatent en interviewant des employés chinois que la notion même d'« autonomie », un concept clé dans la recherche sur les organisations, « ne peut être traduit de manière adéquate en chinois, mais seulement rendu par des expressions chinoises alternatives, comme "droit à l'autodétermination" (*zi zhu quan*), qui véhiculent un sens assez différent ».

Les concepts utilisés dans la recherche interculturelle partent généralement d'instruments de recherche conçus à l'origine aux États-Unis, surtout les échelles psychométriques et les guides d'entretien. Ces instruments de recherche utilisent des éléments textuels originellement conçus, écrits et publiés en anglais, qui sont, comme la langue anglaise, assez précis, orientés vers l'action et les faits, à contexte faible et à messages explicites (Hall, 1976). En conséquence, les présupposés culturels de la langue d'origine, comme l'orientation vers l'action, l'orientation vers le futur, l'individualisme, le comportement rationnel, etc. tendent à être reproduits et transmis par les instruments de recherche.

Comment les mots et leur assemblage nous renseignent sur l'équivalence conceptuelle

Les mots semblent assez universels lorsque l'on utilise les dictionnaires d'une langue à l'autre. Néanmoins, des concepts lexicalement identiques peuvent être compris différemment selon le contexte linguistique dans lequel ils sont utilisés. Ainsi, il est probable que des conclusions hâtives sur la comparabilité entre pays peuvent être en partie invalidées par des différences locales de compréhension qui n'ont pas été vues.

À la base, il existe deux types de concepts. La première catégorie consiste en concepts généraux utilisés par le groupe langagier tout entier. La deuxième catégorie est constituée de concepts spécialisés de management utilisés par les chercheurs comme « labels-clés », en fait des construits de leurs théories (par exemple : les facteurs d'hygiène, l'auto-actualisation, l'ambiguïté de rôle, etc.). Les concepts des deux catégories sont liés : par exemple, la « ponctualité » est un concept général en lien direct avec des concepts de management comme les « dates limites » ou « échéances » (*deadlines*) ou les « réunions » (*meetings*). Les concepts généraux sont liés à des problèmes humains au sens de Kluckhohn & Strodtbeck (1961). Ils sont généralement presque équivalents entre différentes contextes linguistiques mais peuvent être compris assez différemment selon le contexte. Par exemple, les concepts qui ont un sous-bassement moral, comme le « patronage » (*patronage*), seront vus différemment dans le monde anglophone et le monde méditerranéen où un système social structuré autour de loyautés fondées sur la famille et le clan, impliquant des modèles d'obligations réciproques, sert de morale naturelle aux relations patrons-clients, ailleurs jugées quelque peu immorales. Les jugements de valeur sous-jacents à ces concepts, pourtant compris à la base presque de façon semblable (patronage = soutien accordé par un personnage influent) aboutissent finalement à des interprétations différentes. De même les mots italiens de *padrone* et de *clienti* ne reflètent pas complètement les mots allemands plus ou moins correspondants de *Gönner* et de *Kunden*.

(Suite page 8)

(Suite de la page 7)

Des concepts généraux comme ceux de groupe, d'autorité, de but, de directive, de tâche, etc. sont le plus souvent utilisés directement dans les items des questionnaires (souvent pour des échelles psychométriques). Toutefois, leur interprétation locale dépend en partie du contexte linguistique ***cible***. Un item comme « Je peux agir de la même manière indépendamment du groupe dans lequel je suis »[2] (« *I am able to act the same regardless of the group I am in* ») sera compris différemment dans un contexte collectiviste (cible) et dans un contexte individualiste (d'origine). Les interviewés en contexte collectiviste ne saisiront pas facilement le sens lié à l'expérience – étrange pour eux – d'agir « sans tenir compte du groupe ».

Par ailleurs, les concepts du management sont souvent composés de mots ou d'expressions qui sont insérés, et en quelque sorte même « encastrés », dans le contexte culturel *et* linguistique où ils ont été développés. Des concepts allemands tels que *Mitbestimmung* (droit de codétermination) ou *Berufshaftpflichtversicherung* (assurance de responsabilité professionnelle) réfléchissent un contexte à la fois participatif car les employés peuvent participer aux prises de décision stratégiques, mais aussi très responsabilisant car les employés sont tenus strictement responsables pour tout tort causé à leur employeur par leurs actions. Les assurances de ce type sont plus rares dans d'autres contextes nationaux.

Les concepts de management abstraits sont rarement utilisés de manière directe dans le libellé des items, qui mettent plutôt en scène leurs manifestations concrètes. Ils correspondent le plus souvent au construit latent mesuré par l'échelle ou aux labels donnés aux dimensions factorielles. D'après Morris *et al.* (1999), ils correspondent à la conceptualisation abstraite du comportement et du sens donné à ce dernier. Le libellé des items est supposé fournir des détails concrets, dans le but de « mettre en scène » les concepts managériaux abstraits à travers une langue qui manifeste les attitudes habituelles et les comportements de tous les jours. Des concepts tels que l'« ambiguïté de rôle » et le « conflit de rôle » peuvent sembler trouver facilement des équivalents dans la plupart des langues, lesquelles ont à la fois le concept de « rôle » (comme dans « jouer un rôle sur une scène ») et les notions d'« ambiguïté » et de « conflit ». Pour autant, l'expression composée de l'assemblage des mots « rôle » et « ambiguïté » semble inconnue dans de nombreux contextes linguistiques cibles où les personnes ne se réfèrent pas spontanément à la clarté (ou au manque de clarté) des tâches attribuées, parce qu'ils ne comprennent pas la notion de mission, ni celle de « tâche » (*task*) de la même manière, ceci résultant d'une expérience différente dans le cadre du travail. Comme il a été noté plus haut, les concepts managériaux sont le plus souvent incorporés (*embedded*) dans leur contexte d'origine. Par exemple, la plupart des items des échelles de conflit de rôle et d'ambiguïté de rôle de Rizzo *et al.* (1970) correspondent à une langue à contexte faible et à une société où les buts sont plutôt clairement établis, la performance contrôlée, et le *feed-back* explicite sur la bonne exécution des tâches assignées (*assigned*).

Les concepts managériaux, bien qu'ils ne soient la plupart du temps pas utilisés directement dans le texte de l'instrument de recherche lui-même, sont mentionnés dans les manuels d'administration des instruments (*instrument administration manuals*), et servent de labels abstraits pour la communication et la collaboration à l'intérieur des équipes de recherche interculturelles. Elles impliquent souvent des chercheurs de différents contexte cibles qui ne sont pas entièrement familiers avec le sens des concepts dans la langue et la culture d'origine. Les concepts managériaux ont un sens plus étroitement défini et plus fortement rattaché au contexte local que les concepts généraux. Ils sont donc encore plus menacés par la perte partielle du sens d'origine (authentique) lorsqu'ils sont transférés dans d'autres contextes

2. Elément 7 dans l'échelle de Rizzo *et al.* (1970) sur le rôle de conflit et d'ambiguïté.

linguistiques. Leur sens peut être au passage transformé, créolisé, comme les mots de « *Bachelor* » et de « *Master* » à la suite de la réforme de Bologne.

Par exemple, le concept d'ethnocentrisme du consommateur (Shimp & Sharma, 1987) et l'échelle psychométrique associée (CETSCALE) se rapportent à des situations où les consommateurs relient l'achat de produits étrangers à la perte potentielle de leur travail du fait de la concurrence internationale. Ils considèrent l'achat des produits étrangers comme une menace pour l'emploi et y sont défavorables. Ce concept et cette échelle s'appliquent assez bien dans les pays développés, particulièrement dans des régions industriellement déclinantes où les personnes éprouvent du ressentiment à l'égard de certains produits fabriqués à l'étranger lorsqu'ils perçoivent que leur emploi est menacé par des importations en concurrence déloyale du fait de bas salaires. Cela est également vrai dans les pays européens. Mais le contexte sous-jacent du concept d'ethnocentrisme du consommateur ne se trouve pas dans la plupart des pays en voie de développement où souvent il n'existe pas de fabrications locales en concurrence avec les produits importés. On peut ainsi se demander comment l'item 14 sur l'échelle (« Les étrangers ne devraient pas être autorisés à mettre leurs produits sur nos marchés » – « *Foreigners should not be allowed to put their products on our markets* ») peut être compris dans de nombreux pays où l'offre, pour un grand nombre de biens, est entièrement dépendante des importations à cause de l'absence totale de production locale.

Les méthodes de traduction sont utilisées principalement pour la recherche de l'équivalence lexicale et (éventuellement) de l'équivalence idiomatique

La technique de rétro-traduction (en anglais *« back translation »,* Campbell & Werner, 1970) est la technique la plus utilisée pour essayer d'atteindre l'équivalence lexicale en recherche cross-culturelle. Cette procédure permet d'identifier de possibles erreurs de traduction. Cependant la rétro-traduction peut aussi générer une vision erronée du chercheur, car l'équivalence lexicale est trompeuse et apparente (Deutscher, 1973). Savoir simplement que les mots sont équivalents n'est pas suffisant. Il est nécessaire de savoir dans quelle mesure et jusqu'à quel point ces mots et phrases littéralement équivalents convoient un sens équivalent dans chaque langue et/ou culture. Sechrest, Fay & Zaidi (1972) ont identifié quatre catégories de problèmes d'équivalence de traduction : l'équivalence de vocabulaire (lexicale), l'équivalence idiomatique, l'équivalence grammaticale et syntaxique, et l'équivalence expérientielle. Cette dernière implique que les termes traduits doivent se référer à des objets et des expériences réels, en ce sens qu'ils sont familiers dans les différentes cultures. Les traducteurs professionnels s'assurent que la construction des phrases transfère le sens de la langue d'origine à la langue cible. Ils trouvent souvent un bon ajustement des mots et phrases entre langues cibles et langue source. Ils peuvent également atteindre l'équivalence idiomatique, surtout lorsqu'ils travaillent en comité de traduction après des processus de traduction et de rétro-traduction, comme le suggèrent Van de Vijver & Leung (1997).

La tâche la plus difficile, même pour des traducteurs expérimentés, est d'atteindre l'équivalence expérientielle. Cela consiste à « reconstruire » dans la langue cible le sens lié à l'expérience locale, spécifique à la langue d'origine. Les traducteurs se focalisent généralement sur l'équivalence lexicale, idiomatique et grammaticale, ignorant dans une large mesure la dimension d'équivalence expérientielle. Par exemple, le concept de face (面子, *miàn zi*) correspond à une expérience différente en Orient et en Occident parce qu'elle évoque des représentations sociales différentes en

(Suite page 10)

(Suite de la page 9)

Asie de celles des langues et des mentalités (*mindsets*) occidentales. La honte (*shame*) et la culpabilité (*guilt*), des concepts clés dans les interactions interculturelles (Tangney, 1995), sont comprises différemment suivant le contexte culturel. Il est donc nécessaire de vérifier l'équivalence conceptuelle entre cultures lorsque l'on considère le rôle joué par la honte dans la régulation du comportement dans les cultures asiatiques par opposition aux cultures occidentales (Ha, 1995). Le concept asiatique de « face » est dans l'expérience locale bien plus étendu que les occidentaux ne le croient. En Chine, la « face » peut certes être perdue, mais elle peut également être protégée, donnée, empruntée, volée, etc. De ce fait, les expressions typiques reflètent la centralité du concept de « face » dans les interactions sociales (Zheng, 1995). Alors que le concept de « face » se traduit lexicalement de manière assez claire dans de nombreuses langues qui différencient le visage (physique) et la face (aspect sous lequel se présente la personne), le manque d'équivalence expérientielle, résultant de l'absence d'expérience concrète de garder la face, limite le degré d'équivalence conceptuelle entre contexte d'origine (la Chine et la langue chinoise) et les contextes cibles, sauf pour les cultures et langues d'extrême orient (en particulier Japon, Corée, Vietnam).

La recherche en management interculturel etic *et les approches « linguistiquement neutre »* (language free)

La rétro-traduction (*back translation*) est appliquée pour s'assurer que la formulation dans la langue cible est aussi proche que possible du sens dans la langue d'origine. Elle apparaît comme un dispositif technique exigé impérativement pour qu'une recherche en management interculturel soit acceptée lorsqu'elle subit l'épreuve de la revue anonyme par les pairs (*anonymous peer review*). L'utilisation purement technique de la rétro-traduction (*back translation*) correspond à une recherche « linguistiquement neutre » (*language free*). Elle est fondée sur un postulat universaliste suivant lequel un sens strictement équivalent peut être trouvé dans toutes les langues cibles. Ce présupposé nie en grande partie la capacité évidente des langues à créer du sens de manière unique. Il aboutit à un sens « commun » qui laisse de côté les aspects *emic* de concepts apparemment similaires entre le contexte d'origine (généralement les États-Unis) et les contextes cibles (généralement non Américains), avec pour conséquence, plutôt malheureuse, que l'équivalence conceptuelle avec le contexte cible n'est pas vraiment examinée.

Les problèmes de traduction en recherche interculturelle sont traités brièvement, sur une simple page et demi, dans le manuel classique de Berry *et al.* (1997) traitant des méthodes de recherche interculturelle. La traduction ne reçoit pas un meilleur traitement dans le *Handbook for International Management Research*, au sein duquel seules deux modestes pages sont consacrées aux « complications » occasionnées dans la recherche internationale par questionnaire par le « problème de la diversité linguistique » (Harpaz, 1996). En revanche, la traduction en recherche cross-culturelle est traitée beaucoup plus en profondeur (environ 15 pages) par Van de Vijver & Leung (1997), un Néerlandais et un Chinois qui, étant un peu plus « décentrés linguistiquement », sont probablement plus sensibles aux problèmes de langue que Berry *et al.* (1996). Ces auteurs proposent un ensemble de directives qui visent à maximiser l'« aptitude » à traduire des items.

La plupart de ces règles clés, en elles-mêmes respectables et pragmatiques, correspondent en fait à des langues à contexte faible, explicites, et plus précisément à l'anglais. Ce sont par exemple : « utiliser des phrases courtes », « employer le mode actif plutôt que le mode passif », « éviter les métaphores », « utiliser des termes

spécifiques plutôt que généraux », « répéter les noms plutôt que d'utiliser des pronoms », etc. Ces directives sont sûrement opératoires pour rendre un texte plus traduisible. Mais elles tendent également à appauvrir le contenu sémantique du texte en langue d'origine et aboutissent en partie à un texte sorti de son contexte d'origine, décontextualisé, pour le meilleur et pour le pire. Ce texte peut s'avérer facile à comprendre lexicalement, mais difficile à saisir de manière intuitive. Des clés contextuelles dans le matériel textuel, se fondant sur l'évocation inconsciente d'expériences, s'avèrent souvent nécessaires pour comprendre complètement le texte en langue cible.

Peng *et al.* (1991, p. 98) soulignent ainsi que : « Malgré le fait que la rétro-traduction (*back translation*) aide à éviter d'importants contresens, elle n'assure pas une équivalence précise ». La rétro-traduction (*back translation*) est trop souvent utilisée comme un palliatif technique plutôt que comme méthode pour affiner le sens et donc la compréhension. En conséquence, un sens apparemment *etic* est imposé aux répondants avec pour résultat que le sens *emic* dans la langue d'origine n'est que partiellement transféré ou qu'il n'est pas compris correctement, alors que le sens *emic* de la langue cible est absent lors du processus de collecte des données. Cela aboutit typiquement à des niveaux élevés d'erreur de mesure dans la langue cible, le plus souvent supérieurs à ceux de la langue d'origine, ainsi qu'à une fiabilité inférieure des construits mesurés.

Nombre de contributions académiques traitent de l'équivalence des instruments de recherche entre pays, c'est-à-dire de la mesure de leur invariance cross-nationale ou cross-culturelle (cf. Shaffer & Riordan, 2003). Singh (1995, p. 604) indique très clairement que les « problèmes d'équivalence fonctionnelle, conceptuelle et d'instrument ont besoin d'être résolus *avant* la collecte de données multinationales, tandis que l'évaluation de l'équivalence n'est possible qu'*après* l'étape de collecte des données (…) le but des procédures mises en œuvre *après* est d'explorer le degré de succès des procédures suivies *avant* ». Les procédures mises en œuvre *après* impliquent typiquement une analyse factorielle confirmatoire multigroupe (Roussel *et al*, 2002) et ciblent la comparabilité multinationale complète. Idéalement les items doivent présenter la même configuration en termes de liaison entre les items et les axes factoriels dans les différents contextes étudiés (*configural invariance*), les répondants doivent répondre aux items de la même manière dans les différents pays ou groupes culturels (invariance métrique, *metric invariance*), les scores moyens des items doivent refléter les scores de la moyenne latente du construit correspondant (invariance scalaire, *scalar invariance*), les variances des facteurs et leurs covariances doivent être identiques, et la somme de l'erreur de mesure doit être égale entre pays. En pratique, l'invariance totale de mesure (cross-nationale et *a fortiori* cross-culturelle) ne peut pratiquement jamais être atteinte. Ce qui donne, au passage, une idée de l'extraordinaire puissance du dogme universaliste dans le courant de recherche quantitative en management comparé. L'invariance partielle est donc souvent recherchée en lieu et place de l'invariance totale (Steenkamp & Baumgartner, 1998), un certain réalisme se substituant en l'occurrence à des prescriptions irréalisables.

L'invariance métrique et l'invariance scalaire correspondent surtout à des différences de styles de réponse (par exemple : styles de réponse extrêmes, biais d'acquiescence ou de dénégation, biais de désirabilité sociale variant entre pays, etc., cf. Baumgartner & Steenkamp, 2001). Les différences d'erreur de mesure totale entre pays ainsi que l'absence d'invariance configurale (c'est-à-dire que la contribution des items aux dimensions factorielles diffère entre pays) proviennent typiquement de

(Suite page 12)

(Suite de la page 11)

problèmes d'équivalence conceptuelle qui n'ont pas été au départ appréciés de manière adéquate.

L'utilisation purement « technique » de la rétro-traduction (*back translation*) aboutit à une faible équivalence expérientielle. Certains concepts utilisés dans les instruments de recherche cross-nationaux sont lexicalement équivalents, correctement traduits au plan idiomatique et bien articulés sur le plan grammatical. Mais ils sont incompris, à des degrés divers, des informateurs par défaut d'équivalence expérientielle. Les répondants dans la langue cible sont donc exposés à des instruments de la recherche qui ont été transposés avec des précautions linguistiques trop basiques. Les équivalents lexicaux des mots de la langue d'origine ont été trouvés dans la langue cible, le phrasé semble correct, mais il est grossièrement approprié. Les répondants dans la langue et la culture cibles ne se sentent pas à l'aise avec certains des concepts clés utilisés dans l'instrument de recherche trop directement transposé. Ils n'osent pas l'exprimer ouvertement de peur de paraître ignorants, simplets, insuffisamment éduqués et cultivés, bref locaux (indigènes) plutôt que globaux. Les enquêtes postales et les entretiens en face à face sur la base de questions fermées ne permettent pas le feedback de la part des répondants. Pour revenir aux recommandations de Singh (1995), cité plus haut, des procédures de traduction intelligentes devraient être mises en œuvre pour améliorer l'équivalence conceptuelle avant l'administration des instruments de recherche dans plusieurs pays et/ou contextes linguistiques.

L'utilisation de la langue pour évaluer l'équivalence conceptuelle

La langue peut être utilisée en recherche interculturelle en management pour tenter de concilier les approches *etic* et *emic*. Hui & Triandis (1985) suggèrent qu'après l'identification d'un construit *etic* qui paraît avoir un potentiel interculturel, les chercheurs examinent les moyens *emic* de mesurer le construit dans des contextes linguistiques et culturels différents. Puis ils dérivent un construit *etic* sur une base *multi-emic* qui peut être ensuite utilisée pour des comparaisons entre pays.

Morris *et al.* (1999, p. 791) recommandent également une position hybride *emic-etic*. Ils l'appliquent aux principes de justice distributive et procédurale, des concepts typiques de la littérature anglo-saxonne. Il existe un nombre limité de principes de base définissant le juste et l'injuste. Ils sont déclinés de manière différente suivant les langues et les cultures. Morris *et al.* soutiennent que les recherches *etic* ont tendance à mettre en valeur les composantes les plus abstraites du processus cognitif et que [par contraste] la recherche *emic* apporte des détails concrets qui permettent de mettre en valeur les aspects qualitatifs des construits liés à l'expérience locale. Pour eux, les deux perspectives sont complémentaires, en ce sens qu'elles attirent l'attention des chercheurs sur les différentes composantes des jugements de justice, rendant plus probable que les aspects conceptuels importants soient tous compris. Dans les approches hybrides *emic-etic*, la langue devient un informateur clé.

Des approches de traduction sémantiques plutôt que lexicales

Les approches sémantiques permettent de dériver les sens *emic* et *etic* à partir du recouvrement des champs sémantiques entre langues. Le postulat est qu'il existe à la fois des facettes de sens partagées et des facettes de sens spécifiques à chaque culture. Des chercheurs pur *emic* critiqueront une telle position en argumentant que les positions *etic* et *emic* sont inconciliables. Pourtant l'existence même de dictionnaires de langue et leur utilisation pour la traduction d'instrument de recherche en management interculturel apporte la preuve qu'une part importante du sens est partagée entre langues. Mais les limites des dictionnaires sont aussi la preuve des

spécificités de chaque langue. Par conséquent, le problème devient de repérer le sens *emic*, non partagé, et le sens *etic*, partagé, et de les distinguer dans des concepts apparemment similaires au plan lexical.

Des concepts comme l'opportunisme, le leadership, la motivation, etc. peuvent avoir des facettes partagées par différentes langues/cultures mais l'une de ces facettes peut être accentuée de manière *emic* dans une langue/culture alors qu'elle est presque ignorée par une autre langue/culture. Lors du projet Globe, un questionnaire sur le leadership fut administré dans plus de 60 pays, comprenant l'expression « leadership charismatique », laquelle ne pouvait pas être traduit en iranien[3]. En fait, cette facette du leadership est tellement évidente pour les Iraniens que le leadership charismatique, loin d'être inconnu, est entièrement pris en compte, implicitement, dans les concepts de leader et de leadership, laissant ainsi dans l'ombre les autres dimensions du concept d'origine liées à l'autorité de rôle ou l'expertise. Les dimensions sous-jacentes d'un construit peuvent ne pas être affectées de poids équivalents suivant les langues/cultures, ni articulées de la même manière au sein du construit.

La différence de sens vient à la fois de la nature et du degré de recouvrement des champs sémantiques. Elle peut être examinée entre différentes langues pour des mots et des expressions lexicalement équivalents en comparant systématiquement le sens dans la langue d'origine et en langue cible. Le premier indice résulte de l'observation des sens multiples d'un mot. Lorsqu'un concept dans la langue d'origine a des sens multiples dans la langue cible, c'est une indication que la langue cible en offre une description plus riche (par exemple : l'espagnol est plus détaillé dans la description de la beauté alors que l'anglais est plus riche dans la description de l'attente). On peut également utiliser le sens central, le sens modal, à la fois dans la langue d'origine et les langues cibles, dans le but d'évaluer leur degré de recouvrement. En français la décision est principalement « l'acte de décider », en anglais c'est *« a judgment, conclusion, or resolution, reached or given »* (Collins), et secondairement seulement l'acte de décider. Alors que presque toutes les langues comportent des acceptions de la décision en tant que processus et en tant que résultat, le français met le processus et la forme en avant (et sûrement, en tant que société à forte distance hiérarchique, de manière à peine implicite, le pouvoir qui lui est lié) et l'anglais le résultat et le contenu (qui va inspirer l'action qui suit).

Les différences dans la fréquence d'utilisation de mots lexicalement équivalents aussi bien que les jugements de valeur placés sur les mots entre langue d'origine et langue cible sont également des indicateurs potentiels de différentiels de sens. Un sens péjoratif indique le plus souvent une orientation normative. Par exemple, le mot anglais *issue* (très fréquent dans les textes anglais) correspond le plus souvent au mot français *problème* (très fréquent dans les textes français). Mais son équivalent lexical en anglais « apparent » (provenant de la rétro-traduction *back translation*), *problem*, est moins utilisé en anglais. *Problem* a une connotation de conflit (différend et dispute sont proposés comme synonyme par le dictionnaire Collins) qui est estimé plus positivement (ou moins négativement) par la langue française[4] que par la langue anglaise.

Sens figurés et sens propres peuvent aussi être utilisés pour explorer l'équivalence conceptuelle. Le sens figuré, un mécanisme rhétorique de base, est assez rare en anglais, alors que d'autres langues, comme l'allemand et le français, en font une plus grande utilisation. Au-delà du sens propre, le sens figuré nous parle de l'expérience locale. Par exemple, l'utilisation intensive du mot anglais *head* comme sens figuré pour désigner le patron, le top management ou la sphère de prise de décision dans une

(Suite page 14)

3. Cet exemple a été rapporté par Ali Dastmalchian de l'Université de Lethbridge (Canada) qui a été responsable de la partie iranienne du projet GLOBE concernant l'étude entre les pays sur le leadership pour plus de 60 pays.
4. Voir pour illustration le chapitre intitulé "*Face à face France*" par Fukuyama (1994).

(Suite de la page 13)

organisation, en dit beaucoup sur le caractère expérientiel du pouvoir et de la hiérarchie.

La principale limite à l'utilisation lexicale de la rétro-traduction (*back translation*) est que la langue d'origine « ferme » le sens couvert et ne facilite pas la découverte d'un sens *emic* à la fois dans la langue cible et dans la langue d'origine. Un bon exemple de la façon dont la rétro-traduction (*back translation*) peut être utilisée comme instrument d'investigation plutôt que comme simple mécanisme technique est donné par les commentaires de Levine (1988) sur une de ses recherches comparant les concepts américain et brésilien de ponctualité. Il prend l'exemple de la traduction en portugais d'un questionnaire contenant le verbe « attendre » : « Plusieurs de nos questions évoquaient combien de temps la personne interrogée attendrait que quelqu'un arrive (*wait for someone to arrive*) *versus* quand ils espéraient que la personne arriverait (*when they hoped a person would arrive*) *versus* quand ils comptaient réellement sur l'arrivée de la personne (*when they actually expected the person would come*). Malheureusement pour nous, il s'avéra que les verbes *to wait*, *to hope*, et *to expect* sont tous typiquement traduits par le seul verbe *esperar* en portugais [il en est de même en français où le verbe *attendre* ne correspond pas vraiment aux mêmes nuances que les verbes anglais]. De bien des façons, nos difficultés de traduction nous ont appris plus sur les différences de conception du temps entre Brésiliens et Anglo-Saxons que ne l'ont fait les réponses des sujets interrogés aux questions. » (Levine, 1988, pp. 48-49).

*L'utilisation de la rétro-traduction (*back translation*) pour évaluer le degré de convergence conceptuelle entre langues*

La rétro-traduction (*back translation*) peut être utilisée pour évaluer le degré de divergence dans l'interprétation de concepts de base à travers différents contextes linguistiques, plutôt que pour imposer le sens d'origine dans le contexte linguistique cible. Le degré d'équivalence de sens devient alors une base pour décider si les concepts d'origine peuvent être transposés dans un cadre interculturel. Par exemple, le mot anglais *hair* semble être un équivalent *etic* du mot français « cheveu ». Cependant, le cheveu est seulement un « poil de la tête » (*hair of head*), un poil sur le crâne (un sens *emic* caché), assez apparent dans le *capello* italien ou dans le *cabello* espagnol ou apparaissent bien le radical « cap » (du *caput* latin, du *Kopf* allemand) et le *pelo* de poil. Mais qui, en tant que cheveu, sonne en français de façon radicalement différente. Cela exclut les poils de la barbe qui sont dans la catégorie « poil » (poil de barbe) comme les poils du corps. En français, « poil » a une connotation masculine alors que « cheveu » est neutre (Usunier, 2001). Les univers de produits de soin pour les cheveux et de soin pour le corps (poils) sont strictement séparés. Ce n'est pas le cas dans les pays d'Europe du Nord qui, le plus souvent, ont un mot unique (*Haar*, *Hair*, ...) et qui ont lancé les premiers savons liquides (Bliv suédois). Il est plus difficile pour les consommateurs d'accepter un produit combiné soin pour le corps et pour les cheveux lorsque la langue sépare les deux univers, ce qui a des conséquences importantes en marketing mais aussi explique peut-être la force des Français dans la cosmétique. Il existe des cas contraires, où l'anglais et l'allemand ont deux concepts pour seulement un en français (« faire » signifie à la fois *to do* et *to make*, *tun* et *machen*).

La divergence sémantique entre langue d'origine et langue cible peut prendre deux formes : le sens d'origine peut être plus étendu que celui de la langue cible, comme dans l'exemple du *leadership* cité plus haut où le concept anglais comprend plus de facettes que le concept iranien. Inversement, le mot de la langue cible peut avoir plus

de sens liés à l'expérience locale que son équivalent lexical dans la langue d'origine. Ainsi, l'institution allemande de *Aufsichtsrat* a pour équivalent lexical en français le « comité de surveillance ». Bien que cette traduction ne soit pas mauvaise en soi (il s'agit d'un équivalent lexical accepté dans l'Union européenne pour des textes légaux concernant les statuts de l'entreprise), elle perd son sens *emic* lié à *qui* surveille *quoi* dans *quels* buts dans *quel type de société* et dans quel environnement économique. En fait, la présence dans le *Aufsichtsrat* d'employés associés à la prise de décision stratégique en fait un concept *emic* allemand. Ceux, qui ne sont pas habitués à ce que les employés soient proches des parties prenantes dans la gouvernance de l'entreprise, n'apercevront pas cette facette cruciale du concept.

L'utilisation non-technique de la rétro-traduction permet d'explorer les aspects expérientiels de l'équivalence conceptuelle. En outre, l'évaluation des sens *emic* et *etic*, permet d'identifier les faux amis et l'« *emicité* » cachée dans les concepts apparemment *etic*. Les faux amis sont des mots qui ont une orthographe similaire mais une signification différente dans deux langues. Un bon cas de *faux ami* est le concept français d'« implication » qui correspond généralement à *involvement* et non pas au concept anglais d'*implication* qui a une connotation légale (de même que le concept espagnol d'*implicación*). Un cas typique d'*emicité* cachée est le concept correspondant au mot anglais *household*, largement utilisé dans la recherche en marketing et les études de marché. Le concept allemand de *Haushalt* et le concept français de *foyer*, sont lexicalement équivalents mais ne le sont pas nécessairement de manière expérientielle. Mytton (1996) se réfère ainsi au cas du Nord du Nigéria où les personnes vivent souvent au sein de familles étendues, dans des *compounds*[5] ou *gida* (le mot retenu comme équivalent du terme *household*) qui sont difficiles à comparer avec le concept de *household* répandu en Occident qui reflète l'unité de vie de la famille nucléaire.

Utiliser l'étymologie comparative pour générer un inventaire interculturel des facettes d'un concept : le cas de la « confiance »

L'étymologie est l'étude scientifique de l'origine des mots. Bien que leur sens original soit souvent perdu, les racines des mots nous informent sur les différentes facettes d'un concept lexicalement équivalent et soulignent lesquelles de ces facettes étaient originellement mises en relief par différentes langues. Ainsi, l'équivalent lexical parfait du mot anglais *advertising* est le mot français *publicité* (et non le mot anglais *publicity*). Ils viennent tous les deux de racines latines : *publicité* vient du latin *publicare* qui signifie « faire connaître », et *advertising* vient de *advertere*, qui veut dire « changer d'avis ». Le mot allemand pour publicité (*Werbung*) est lié à l'idée de recrutement de partisans, d'électeurs, etc., donc de personnes consommatrices de la marque. Le raisonnement à tenir n'est pas du tout que le français mettrait l'accent sur le côté informatif de la publicité et les locuteurs anglais souligneraient son caractère persuasif et parfois manipulateur. Ce serait de la surinterprétation pure. Cette différence implique seulement qu'une manière de comprendre quelles facettes peuvent être utilisées conjointement dans différentes versions linguistiques d'un instrument de recherche est de générer au départ un inventaire interculturel des facettes du concept à travers une approche d'étymologie et de sémantique comparées. Le mot chinois pour publicité, *Guanggao* est composé de deux caractères, *guang* (广) et *gao* (告), le premier signifiant large, vaste, cependant que *gao* implique d'annoncer et d'informer. De ce fait, le sens littéral de *Guanggao* est d'annoncer ou de diffuser une information à un grand nombre de personnes, ajoutant la notion de communication de masse à l'étymologie anglais et française.

(Suite page 16)

5. Le mot, surtout lié à l'anglais d'Afrique du Sud, désigne une enceinte où des travailleurs indigènes ont leur maison.

(Suite de la page 15)

Le concept de confiance est maintenant de plus en plus largement appliqué, particulièrement dans des domaines où les interactions interculturelles sont fréquentes, comme la résolution de conflit dans les entreprises conjointes ou la mise en œuvre de contrats. Le concept de confiance est considéré comme conceptuellement équivalent entre langues et cultures. Fukuyama (1994, p. 26), contrastant des sociétés à haut niveau de confiance (Allemagne, Japon) et les sociétés à faible niveau de confiance (Chine, France), définit la confiance comme « l'attente qui se développe au sein d'une communauté de comportements réguliers, honnêtes et coopératifs, fondés sur des normes communes partagées, de la part d'autres membres de cette communauté. »

En examinant comment la confiance est exprimée dans plusieurs langues (anglais, français, allemand, chinois et japonais), nous pouvons explorer les aspects du concept qui sont mis au premier plan par les langues et cultures correspondantes. Le concept anglais de *trust* est la dépendance et la confiance dans la vérité, la valeur, la fiabilité d'une personne ou d'une chose. La dépendance assumée par le *trustor* en remettant ses intérêts au *trustee* est centrale dans le concept anglo-saxon de *trust*, c'est pourquoi l'institution légale de *trust* a été hautement développée dans la tradition anglaise de *Common Law*, alors qu'elle est assez peu présente dans la tradition romaine-germanique de *Code Law* [à part le notion récente de *fiducie* introduite en droit français en 2007 qui reste confidentielle]. Le concept allemand de confiance est fondé sur deux verbes : *trauen* et *vertrauen*, les deux signifiant littéralement « *to trust* ». Cependant, les allemands utilisent la première forme, *trauen*, surtout dans un sens négatif, « *Ich traue Dir nicht* » (« Je ne te fais pas confiance »), et la seconde dans un sens positif « *Ich vertraue Dir* » (« Je te fais confiance »). Le préfixe *Ver* indique une transformation. Cela documente la vision du monde qui se trouve derrière le concept allemand de confiance :

1. la position initiale est la méfiance ;
2. seulement après qu'un échange favorable s'est passé, la confiance peut être établie.

Le mot allemand *Vertrauen* fait allusion à la procédure de transformation d'une situation initiale incertaine, de méfiance, en une situation dans laquelle les parties ont construit de la confiance dans la relation.

La notion française de *confiance*, – il en va de même pour les autres langues latines –, est fondée sur le latin *confidentia*, un composé de *cum* (avec, partagé) et de *fides* (foi, croyance) : la notion de partage des croyances communes, de religion ou d'appartenance à un groupe, est centrale dans le concept latin de *trust*. La *confiance* se fonderait ainsi sur la similarité (de foi, de croyance de valeurs, etc.) comme pré-requis d'une relation confiante. Il existe un seul mot en langue française pour « trust » et « confidence », « confiance », suggérant une relative simplicité de la culture française à faible confiance (selon Fukuyama) par comparaison avec les langues anglaises et allemandes. Luhmann (1998), sociologue allemand écrivant en anglais, opère une distinction subtile entre *confidence*, qui est un sentiment vague que nos attentes ne seront pas déçues, et « trust » qui exige l'engagement de soi après une évaluation rationnelle des risques, une différence qui n'existe pas (*a priori*) en français, mais que l'on retrouve en partie dans la distinction entre « être confiant » (*confidence* dans *to be confident*) et « faire confiance » (*to trust*). Comme l'anglais et l'allemand, le chinois a deux mots, l'un pour le concept de *trust* (*xìn rèn*) (信任), l'autre pour la notion de *confidence* (*zì xìn*) (自信). Finalement, le mot japonais pour confiance dans l'expression « faire confiance » est *shin-yō* signifiant littéralement « business sincère ». Il est basé sur un composé de *shin*, un caractère

pour « sincérité, fiabilité » et *yō* qui signifie littéralement « quelque chose à faire, une entreprise » (Sakade, 1982). Le *shin-yō* japonais insiste sur l'orientation de la confiance vers le futur, sur une entreprise commune ainsi que les attentes sincères des parties.

Le sens central du concept de confiance est approximativement le même interculturellement (c'est-à-dire accepter de se rendre vulnérable aux actions d'un autre agent dans l'espoir que l'on tirera bénéfice de ses actions), mais les langues mettent en valeur des facettes différentes du concept. Les champs sémantiques des concepts de confiance exprimés par les différentes langues se recouvrent largement mais l'accent dominant mis par une culture peut être révélé par l'investigation linguistique, au moins en tant qu'interprétations et intuitions destinées à être par la suite vérifiées. Les quatre langues/cultures examinées permettent de faire émerger différentes facettes essentielles du concept de *trust* (Usunier, 2000) :

1. le *trust* est le fait de se reposer et d'avoir foi dans les personnes, les mots, et les objets ;
2. le *trust* en tant que confiance est inséparable de la méfiance ; puisque la manifestation évidente de défiance est préjudiciable à l'établissement de la confiance, chaque culture doit gérer le paradoxe de leur inséparabilité ;
3. la confiance concerne le partage d'une « foi » commune, de croyances communes, éventuellement d'une éducation similaire, ou l'appartenance à un même groupe ;
4. la confiance est liée à des accomplissements communs dans le futur.

Eviter de traduire : identifier les concepts emic *qui ont un potentiel d'universalité*

Il est parfois utile d'éviter de traduire et ainsi d'identifier des concepts apparemment *emic* qui contiennent pourtant un sens universel, et les garder dans leur langue d'origine, par exemple : *goodwill*, *trust* comme institutions comptable ou légale, *ringi* ou *kaizen*, en tant que pratiques managériales. Certains concepts demeurent non traduits comme *guanxi* (关系, grossièrement, « fermer et relier ») parce qu'ils sont perçus comme chinois-*emic*. Alors que la nature *emic* du *guanxi* peut sembler justifiée, l'idée de s'insérer dans des réseaux sociaux (*social networking*) en est proche. Les relations d'affaires entre firmes industrielles travaillant en réseau semblent une réalité assez universelle. Pourtant, la notion même de *guanxi* peut être considérée pour l'essentiel comme spécifiquement chinoise, et plus largement comme une forme de réseau d'affaires qui prévaut en Extrême-Orient, consistant à maintenir des relations avec les organisations appropriées et les individus clés au sein de ces organisations. Le mot chinois *guanxi* correspond au mot *kankei* au Japon et *Kwankye* en Corée, ce faisant, la socialisation hors bureau offre un espace pour se réunir et convaincre les preneurs de décisions clés dans une atmosphère socialement confortable (Tung, 1996).

Le *Guanxi* mélange comportement social et pratiques commerciales au sein d'un ensemble complexe d'interactions personnelles, à la fois intéressées et désintéressées. Il n'est pas nécessairement dirigé vers des résultats à court terme et consiste en investissements relationnels qui peuvent ou non être invoqués dans le futur. Par exemple, les firmes engagées dans un ensemble de sociétés connectées au sein de ces réseaux sociaux, appelés *guanxihu*, font de leur mieux pour éviter d'embarrasser un partenaire commercial qui connaît des problèmes financiers temporaires. Plus largement, le concept chinois de *guanxi* partage des traits communs avec le concept

(Suite page 18)

(Suite de la page 17)

occidental de *networking*, de gestion en réseau ou de réseautage, selon l'expression québecoise, particulièrement à travers l'accent mis sur le caractère continu des relations d'affaires entre des firmes qui décident de s'engager entre elles dans une conduite coopérative plutôt que compétitive. Il existe, toutefois, des différences significatives que Luo & Chen (1997, pp. 3-4) expliquent ainsi :

> « ...le mot *guanxi* se rapporte principalement aux relations personnelles, pas à celles de la société, et les échanges qui ont lieu entre les membres du réseau *guanxi* ne sont pas exclusivement commerciaux, mais également sociaux, impliquant l'échange de *renqing* (obligation sociale ou humaine) et l'octroi de *mianzi* ("face" sociale), ou de statut social. Cette caractéristique conduit parfois à traduire *guanxi* par "capital social". Par contraste, le mot "*networking*" de la littérature occidentale de marketing et de management est principalement associé aux relations commerciales d'entreprise à entreprise. Du fait de cette différence, beaucoup d'hommes d'affaires occidentaux courent le risque de trop mettre l'accent sur les aspects de cadeaux et de dîners bien arrosés [*wining and dining*] d'une relation de *guanxi*, s'approchant ainsi dangereusement d'une tentative grossière de corruption ou au risque d'être perçus comme des "amis de la viande et du vin"[6] ce qui est une métaphore chinoise pour exprimer la notion de méfiance. »

La notion de « *goodwill* » est un autre exemple de concept *emic* utilisé désormais dans le monde entier. Dans les langues d'Europe du Sud, le terme *goodwill* est utilisé directement en anglais parce qu'il n'existe pas d'équivalent lexical pour un actif aussi intangible que le *goodwill*. Dans les pays où la comptabilité est surtout formulée par voie légale et dirigée vers l'information destinée aux autorités fiscales, un tel concept, qui met l'accent sur la valeur comptable de biens entièrement intangibles paraît assez étrange. L'équivalence conceptuelle du « *accounting goodwill* » a été discutée par Brunovs & Kirsch (1991) dans le contexte de l'harmonisation des normes comptables au plan européen et international. Ces auteurs concluent que la différence conceptuelle la plus significative est celle existant entre le Royaume-Uni et l'Irlande d'un côté et les autres pays d'Europe de l'autre.

> « La norme du Royaume-Uni recommande que le *goodwill* soit, dès l'acquisition, porté en déduction directe des réserves, alors que les autres pays exigent que le *goodwill* soit reporté sur les exercices suivants dans le bilan et systématiquement amorti contre le revenu [qu'il génère] sur la durée de vie estimée utile de ce *goodwill*. Cette différence n'est pas seulement une inconsistance, mais représente plutôt un abîme de différence conceptuelle quant à la question sous-jacente de ce que le *goodwill* représente. (Brunovs & Kirsch, 1991, p. 155). »

De façon intéressante, le *goodwill* et le *guanxi* sont des candidats *emic* pour une extension *etic*. Ils doivent ainsi être gardés (autant que possible) dans leur langue d'origine même si, dans le cas du *guanxi*, sa transcription en alphabet romain aboutit à une perte de sens par rapport à l'écriture originale en caractères chinois. Un examen approfondi du contenu des items incorporant des concepts comme *guanxi*, *networking* ou *socialization* à une équipe multiculturelle/polyglotte de recherche en management fournit la base pour améliorer l'*éticité* d'un questionnaire.

6. 酒肉朋友, *jiǔ ròu péng you*, des amis « en cas de beau temps » (suivant l'expression anglaise de *fair weather friends*), que l'amitié ne réunit que s'ils ont des intérêts communs et pas en cas de difficultés.

La langue comme ressource clé de la recherche en management comparé

Cette partie propose plusieurs recommandations en vue d'améliorer l'équivalence conceptuelle dans la recherche en management interculturel en se fondant sur les langues impliquées et les méthodes de traduction. Il existe trois pistes liées pour utiliser les procédures de traduction comme opportunités de découverte du sens : la

première piste est fondée sur l'organisation pratique de l'équipe internationale collaborant à la recherche ; la deuxième piste est technique et se préoccupe de relier le sens (texte) et la mesure (statistiques inférentielles), c'est-à-dire d'établir un pont réel entre linguistique et psychométrie. La troisième piste vise à redonner la parole aux intervieweurs et aux répondants, qui le plus souvent ne sont pas associés à la traduction du questionnaire en langue cible, pour encourager leur *feed-back emic*.

Solutions organisationnelles

C'est une pratique habituelle de promouvoir la coopération internationale afin d'améliorer la faisabilité de la recherche en management comparé, surtout au plan de la collecte de données. Cela aboutit parfois à des équipes de recherche nombreuses, parfois plus de 20 chercheurs de différentes nationalités, qui ne sont pas toujours faciles à gérer, surtout quand les chercheurs clés du contexte d'origine, les vrais « intellectuels » du projet, amènent avec eux leur langue, les questions de recherche, les théories sous-jacentes et les instruments de recherche, alors que les « collaborateurs », les « ouvriers » du projet, apportent leur capacité de spécialistes du contexte local et de collecte de données. Cheng (1996) propose une approche prescriptive des équipes de recherche multinationales, où il distingue trois situations suivant que la motivation de base de la recherche est de développer des théories a-culturelles (*culture-free*) (par des réplications directes en contexte étranger), des théories spécifiques d'une culture donnée (des recherches centrées sur une seule culture, mais avec une collaboration internationale) ou des théories contextualisées qui tentent d'intégrer des éléments de différents cadres linguistiques et culturels.

Dans le premier cas, la tâche primaire de recherche consiste simplement à répliquer une étude antérieure (anglo-saxonne) dans un contexte culturel nouveau et différent. Il s'agit en fait du cas le plus fréquent de collaboration internationale en management comparé. Les chercheurs qui répliquent ont une marge de manœuvre très limitée. Leurs tâches se cantonnent à la traduction et (éventuellement) l'adaptation d'instruments de recherche existants. Elle comprend aussi la collecte des données dont ils ne peuvent en général discuter les détails de procédure parce qu'elle doit rester la même quel que soit le pays pour assurer en particulier l'équivalence d'échantillonnage. Les chercheurs issus de la culture/langue d'origine ont le leadership complet et fournissent généralement les débouchés en termes de publications. Selon Cheng (1994), l'apprentissage mutuel est réduit dans ce cas, surtout si le sujet de la recherche en management n'est pas indépendant du contexte linguistique.

Dans les réplications, il existe souvent un grand écart de pouvoir entre les réplicateurs du contexte cible et les chercheurs de la culture/langue d'origine qui ont la compétence et les ressources, et apportent un programme et des méthodes de recherche détaillés. Malheureusement, cette coopération, déséquilibrée par nature, aboutit souvent à rendre les langues utilisées dans le processus de recherche inégales. La vision du monde de la langue d'origine est perçue comme complètement légitime par des réplicateurs (trop) modestes qui oublient naïvement que leur contribution la plus significative consisterait précisément à apporter leurs compétences comme locuteurs de la langue cible et comme membres de la culture locale. Ils transposent le différentiel de compétence méthodologique et académique, le plus souvent réel, à une inégalité linguistique, qui n'a pas de raison d'être dans le cas de recherche en management comparé. Ceci renforce le préjugé suivant lequel la langue d'origine prévaut nécessairement sur les langues cibles.

(Suite page 20)

(Suite de la page 19)

Le troisième cas de collaboration multinationale (visant à développer des théories contextuelles intégrées) suppose l'égalité entre les chercheurs de la culture et de la langue d'origine et leurs partenaires de la culture et de la langue cibles, ce qui n'est pas le cas pour les études de simple réplication. La responsabilité est alors partagée et le processus de recherche devient un véritable défi interculturel en soi, puisque des chercheurs, venant de cultures et de contextes linguistiques divers, doivent dialoguer, parlementer, négocier et calibrer leurs visions et interprétations du phénomène étudié, dans le but de générer un fondement conceptuel commun.

Des procédures objectives sont nécessaires pour réduire les inégalités linguistiques qui sont littéralement « construites » dans le design des collaborations de recherche en management international. Van de Vijver & Leung (1997) préconisent que les instructions d'administration des instruments de recherche soient écrites en langue d'origine mais également dans les langues cibles, afin de minimiser l'erreur de mesure due aux différences de familiarité vis-à-vis des stimulus entre contextes. De la même façon, lorsqu'un instrument a été adapté par traduction, les changements devraient être complètement documentés et les différences de scores moyens entre différentes populations nationales, pour être interprétables, devraient être accompagnées des éléments empiriques permettant de prendre la mesure de l'équivalence conceptuelle et de ses limites.

Une approche de « comité de traduction », fondée sur un groupe de traducteurs bilingues, a été utilisée dans de nombreuses recherches interculturelles (Van de Vijver & Leung, 1997). Soit les membres du « comité de traduction » travaillent ensemble au processus de traduction/rétro-traduction (*back translation*), ce qui est la meilleure solution parce qu'ils sont directement impliqués, soit ils contrôlent l'exactitude du travail fait précédemment par les autres traducteurs.

Décentrer l'instrument de recherche lui-même (et pas seulement la procédure de traduction) est un autre apport linguistique dans la recherche en management interculturel. Le meilleur moyen d'*explorer* l'équivalence conceptuelle est de créer une équipe de chercheurs multilingue/interculturelle qui utilise plusieurs langues cibles en même temps que la langue d'origine. Tous doivent avoir une compétence de recherche en management comparé. Ce dispositif facilite la décentration dans le processus de traduction (*decentering*, Campbell & Werner, 1970). Pour cela, les chercheurs devraient partir d'une base conceptuelle élargie, presque *etic*, qui correspond à des problèmes communs à tous/toutes les langues/cultures. La procédure consiste alors à demander aux locuteurs d'une langue et aux cultures concernées de générer les mots-clés liés à un concept large (par exemple : l'autorité, le contrôle, la délégation, la subordination, etc.), puis de les représenter et de les relier par des cartes cognitives (Eden, 1988). Une équipe de chercheurs choisit ensuite les termes les plus fréquemment cités en lien avec le contexte de chaque langue/culture et les rétro-traduit. L'équipe peut alors faire un bilan et générer des dimensions conceptuelles qui représentent le meilleur compromis entre *etic* et *emic*. La fréquence de référence à certaines facettes du concept commun permet d'évaluer leur degré d'*emicité*.

Une solution finale est d'inverser langue d'origine et langue cible dans le processus. Cela correspond à des recherches centrées sur une seule culture, mais avec collaboration internationale. Ainsi, Michael Bond établit un inventaire des valeurs en Chine fondé sur des valeurs perçues et exprimées par des spécialistes chinois en sciences sociales. Cette liste de valeurs a été ensuite administrée dans vingt-quatre pays. Une nouvelle dimension *etic* a été mise au jour, que Bond a appelé

« dynamisme confucéen » ou « Orientation de long terme », mettant l'accent sur l'éthique Confucéenne appliquée à la vie sociale (Bond, 2000).

Recommandations techniques

Le lien entre linguistique et psychométrie doit être d'abord compris en termes de priorité et en second lieu en termes de *feed-back* de l'informateur. La recherche du sens doit toujours passer en premier : l'étude des recouvrements de champs sémantiques entre langues doit être menée *avant* la finalisation des instruments de recherche. Toutefois, tout ne peut être découvert à ce stade et la mesure psychométrique fournira un *feed-back* supplémentaire sur la qualité de la procédure de traduction et de ses résultats. Comme le souligne Singh (1995, pp. 605-606) :

> « Etablir l'équivalence des construits n'est pas une question de tout ou rien. Au contraire, ces procédures peuvent être utilisées pour identifier les items d'échelles [psychométriques] qui ne répondent pas aux attentes en termes d'équivalence de construit. Cela peut être réalisé de deux manières (1) en éliminant les items problématiques de la recherche pour que des conclusions substantielles valides puissent être tirées, et (2) en ciblant certains items qui ont besoin d'être développés plus finement dans les recherches cross-nationales. »

La théorie classique des tests statistiques suppose un modèle linéaire entre scores observés et scores vrais à travers les poids factoriels des items (indicateurs de mesure) qui représentent un construit latent par principe inobservable, c'est-à-dire non directement mesurable. La comparaison des poids factoriels des items entre groupes nationaux et/ou linguistiques peut être utilisée pour détecter l'absence d'équivalence expérientielle. Lorsque les erreurs de mesure sont significativement plus grandes dans les données de la langue cible que dans celles de la langue d'origine, il est probable que certains items ne sont pas compris sur le plan expérientiel de la même manière par les répondants de la langue cible et de la langue d'origine. Lorsqu'une structure factorielle identique n'émerge pas de l'analyse de données cross-nationales, même en supprimant les items problématiques, c'est-à-dire en l'absence d'invariance configurale partielle (d'après les termes de Steenkamp & Baumgartner, 1998), les chercheurs devront réexaminer la partie textuelle des instruments de recherche.

Réexaminer la partie textuelle des instruments de recherche peut se faire au niveau de l'item, en utilisant la théorie de réponse aux items (IRT, *Item Response Theory* ; voir Hambleton *et al.*, 1991 ; Ewing, Salzberger, & Sinkovics, 2005)[7] : qui permet de calculer un paramètre d'affectivité représentant le degré auquel chaque personne interrogée trouve difficile d'être d'accord (ou de ne pas être d'accord) avec un item particulier. Un certain nombre de procédures cognitives expliquent la déviation des scores observés par rapport aux scores « vrais ». Certains processus sont liés à des paramètres situationnels (humeur, événements distrayant le répondant), d'autres sont liés aux styles de réponse et à différents biais comme celui de désirabilité sociale, mais également à la complexité cognitive de la tâche du répondant. La théorie de réponse aux items apporte un signal du possible manque d'équivalence expérientielle due à l'absence de familiarité avec les concepts et le contexte évoqués dans le libellé des items. La mesure psychométrique sert ainsi comme signal indiquant qu'un problème d'équivalence conceptuelle peut avoir été ignoré au stade de la traduction.

Revenir à un stade antérieur dans le processus de recherche interculturelle est généralement ressenti comme une décision embarrassante. Si la collecte de données interculturelles a été parachevée, les chercheurs évitent un retour en arrière, au stade de la traduction/adaptation des instruments, à cause des contraintes budgétaires.

(Suite page 22)

7. La théorie classique des tests et la théorie de réponse aux items sont souvent artificiellement opposées. La première suppose une relation linéaire entre mesures observées et variables latentes alors que la théorie de réponse aux items (aussi appelée théorie des traits latents) suppose un modèle plus général, non-linéaire qui relie la probabilité d'accord avec un item à la variable latente par une régression logistique avec un paramètre de discrimination (ou de sensibilité) et un paramètre de difficulté (ou d'affectivité) (modèle de Rasch). Toutefois, ces approches sont, de mon point de vue, plutôt complémentaires que rivales dans leur capacité de suggérer l'absence d'équivalence expérientielle et de fournir un *feed-back* sur le possible recouvrement sémantique entre langues. La théorie classique des tests, surtout lorsque elle est appliquée par analyse factorielle confirmatoire multigroupe sur la base de modèles d'équations structurelles, permet d'avoir une vue globale de l'équivalence de mesure dans un ensemble de données nationales/culturelles, alors que la théorie de réponse aux items, qui est fondée sur un postulat d'indépendance locale de chaque paire d'items, sert à mesurer la déviation d'un item entre caractéristiques observées et latentes.

(Suite de la page 21)

Même si elles sont compréhensibles, de telles décisions expliquent les résultats parfois décevants dans les extensions interculturelles d'échelles psychométriques d'origine américaine.

Encourager un feed-back emic

Il est important de traiter avec beaucoup de soin la traduction des instruments de recherche, *avant* d'entrer dans les étapes d'administration de l'instrument et de collecte des données. Certaines dispositions pratiques permettent de mieux apprécier le degré d'équivalence expérientielle, en particulier la technique de traduction aveugle parallèle qui consiste pour plusieurs traducteurs à traduire indépendamment de la langue source vers la langue cible. La traduction parallèle favorise l'émergence et la découverte de sens *emic* sur la base des différences textuelles entre traducteurs indépendants. Elle peut être combinée avec la rétro-traduction (*back translation*) et avec l'approche du comité de traduction pour rédiger le texte final des instruments traduits. Un tel comité impliquera typiquement quatre traducteurs (deux en « version », deux en « thème ») *et* les chercheurs du contexte d'origine et des contextes cibles en tant qu'experts de la recherche au fond. Une telle démarche de traduction peut sembler lourde et coûteuse, mais elle évite que les coûts de recherche soient considérés plus tard comme des « coûts irrécupérables » (*sunk costs*) parce que les données sont peu comparables du fait du manque d'équivalence expérientielle. La question centrale devient alors de décider comment le budget de recherche doit être alloué aux différentes étapes du processus de recherche.

Le travail en comité de traduction peut être complété par un pré-test systématique des instruments (après adaptation à la langue et à la culture cible) sur un petit échantillon d'environ vingt répondants dans chaque pays. Pour qu'un *feed-back emic* puisse émerger, on doit proposer aux *interviewers* (surtout s'ils n'ont pas été impliqués dans la rédaction du questionnaire) et aux interviewés de commenter les questions et d'expliquer ce qui est culturellement pertinent pour eux et ce qui ne l'est pas. Après les *interviews*, les interviewés doivent se voir offrir l'opportunité d'élaborer en toute liberté sur ce qu'ils pensent des questions, des situations et des expériences décrites dans les instruments, et ainsi de fournir un *feed-back emic* sur les construits de la culture d'origine. Les *interviewers* peuvent fournir au comité de traduction/ adaptation le *feed-back* issu des commentaires du pré-test, en particulier les subtilités de sens, le contexte d'usage des mots, et les aspects expérientiels des items. Il s'agit de la meilleure façon de mettre en lumière l'enracinement concret de concepts abstraits, suivant en cela les recommandations de Morris *et al.* (1999).

Conclusion

En management comparé, la vue purement instrumentale de la langue, en tant que véhicule neutre des idées et des concepts, a conduit au développement d'un corps de savoir artificiellement homogène et standardisé. Hofstede a judicieusement mis en question l'universalité des théories du management américain (Hofstede, 2001). Le présupposé suivant lequel un texte en langue anglaise est universel sur le plan du sens s'appuie sur le rôle central de l'anglais, à la base à la fois des pratiques du commerce international et du monde académique global en management depuis plusieurs décennies. Cela conduit à une prophétie auto-réalisatrice. Ceux dont l'anglais n'est pas la langue maternelle (et donc en quelque sorte pas leur « langue culturelle ») ont dû, bon an mal an, ajuster leurs mots et leur univers mental afin d'adopter une perspective dite « globale », qui est en fait complètement imprégnée de concepts anglophones. Les chercheurs en management non-anglophones, à force

d'être exposés à leur domaine de savoir en langue anglaise, finissent par penser d'abord en anglais et ensuite seulement dans leur langue maternelle.

La langue est-elle intentionnellement négligée dans la recherche en management comparé, international et interculturel ? Certainement. Ignorer activement les visions du monde présentes dans d'autres langues était, et est toujours, un moyen sûr d'éviter la mise en cause de savoirs américains en management en ne les exposant pas au défi de concepts étrangers. En fait, très peu de concepts étrangers ont été importés aux États-Unis, mis à part quelques mots-clés japonais liés à la réussite des entreprises japonaises sur le marché mondial. Toutefois, l'impact profond des systèmes d'écriture extrême-orientaux (essentiellement chinois et japonais) sur la création de savoir a rarement été abordé dans toute l'ampleur de ses conséquences sur les styles de management. Cela suggère que le problème philosophique de savoir si la langue est un instrument neutre de communication ou si nous sommes également instrumentés par la langue, se mêle très profondément avec des intérêts idéologiques et économiques. Les membres d'un groupe linguistiquement dominant à une époque historique donnée (les Grecs dans l'antiquité, les Français aux XVIIe et XVIIIe siècle en Europe, les Anglo-Saxons au cours des XIXe et XXe siècles) ont un intérêt fort à considérer la langue en général, y compris leur propre langue, comme un véhicule neutre de communication.

Le recours constant à l'anglais comme *lingua franca* dans la recherche en management interculturel tend à estomper les différences culturelles entre contextes linguistiques. Le fait de comparer entre différentes cultures, sans prendre en compte les différences de langue aboutit à des conclusions biaisées et appauvries. Toute recherche en management comparé doit inclure une phase préliminaire d'évaluation de l'équivalence conceptuelle fondée sur l'approche sémantique. Le sens *etic* et les sens *emic* clés doivent être examinés avant de transposer des instruments de recherche dans un autre contexte linguistique. La variation n'est évidemment pas illimitée et on peut raisonnablement s'attendre à trouver quelques aspects linguistiques universels. Il n'est pas nécessaire de contrôler tous les construits et chaque phrase, mais au moins l'équivalence conceptuelle des concepts clés devrait être examinée entre contextes linguistiques et discutée entre chercheurs. Une partie de l'agenda de la recherche en management comparé devrait se focaliser sur l'émergence progressive d'un corpus de sens *etic* et *emic* pour des concepts clés exprimés dans les langues importantes.

Références

Baumgartner Hans & Steenkamp Jean-Benedict E.M. (2001) "Response styles in marketing research: A cross-national investigation", *Journal of Marketing Research*, vol. 38, n° 2, May, pp. 143-156.

Berry John W., Poortinga Ype H., & Pandey Janak [ed.] (1997) *Handbook of Cross-cultural Psychology: Theory and Method*, 2nd edn, vol. 1, Boston, Allyn & Bacon.

Bond Michael H. (2000) "Localizing the imperial outreach: The Big Five and more in the Chinese culture", *American Behavioral Scientist*, vol. 44, n° 1, pp. 63-72.

Brunovs Rudolf & Kirsch, Robert J. (1991) "Goodwill accounting in selected countries and the harmonization of international accounting standards", *Abacus,* vol. 27, n° 2, pp. 135-161.

Campbell, Donald T. & Werner Oscar (1970) "Translating, working through interpreters and the problem of decentering", *in* Naroll Raoul & Cohen Ronald [eds], *A Handbook of Method in Cultural Anthropology*, New York, The Natural History Press, pp. 398-420.

(Suite page 24)

(Suite de la page 23)

Deutscher Irwin (1973) "Asking Questions Cross Culturally: Some Problems of Linguistic Comparability", *in* Warwick Donald P. & Oskerson Samuel [eds], *Comparative Research Methods*, Englewood Cliffs, (NJ), Prentice Hall, pp. 163-186.

Ewing Michael T., Salzberger Thomas & Sinkovics Rudolf R. (2005) "An alternative approach to assessing cross-cultural measurement equivalence in advertising research", *Journal of Advertising*, vol. 34, n° 1, Spring, pp. 17-36.

Fukuyama Francis (1995) *Trust: The Social Virtues and the Creation of Prosperity*, New York, The Free Press.

Geertz Clifford (1983) *Local Knowledge. Further Essays in Interpretative Anthropology*, New York, Basic Books, Inc.

Ha Francis Inki (1995) "Shame in Asian and Western cultures", *American Behavioral Scientist*, vol. 38, n° 8, pp. 1114-1131.

Hagège Claude (1985) *L'Homme de Paroles*, Paris, Fayard.

Hall Edward T. (1976) *Beyond Culture*, New-York, Doubleday. Traduit en français sous le titre *Au delà de la Culture*, Paris, Editions du Seuil, 1979.

Hambleton Ronald K., Swaminathan Hariharan & Rogers H. Jane (1991) *Fundamentals of Item Response Theory*, Newbury park (CA), Sage Publications, Inc.

Harpaz Izhak (1996) "International Management Survey Research", *in* Punnett Betty Jane & Shenkar Oded [eds], *Handbook for International Management Research*, Cambridge (MA), Blackwell Publishers, pp. 37-62.

Hofstede Geert (2001) *Culture's Consequences*, 2nd edn, Thousand Oaks (CA), Sage Publications.

Holden Nigel (1998) "Viewpoint: International marketing studies – time to break the English -language strangle-hold?", *International Marketing Review*, vol. 15, n° 2, pp. 86-100.

Hui C. Harry & Triandis Harry C. (1985) "Measurement in Cross-Cultural Psychology: A review and comparison of strategies", *Journal of Cross-Cultural Psychology*, vol. 16, n° 2, pp. 131-152.

Kluckhohn Florence R. & Strodtbeck Fred L. (1961) *Variations in Value Orientations*, Westport (CT) Greenwood Press.

Kotler Philip (1967) *Marketing Management: Analysis, planning, and control,* Englewood Cliffs (NJ), Prentice Hall (13ème édition, 2009, co-auteur: Kevin Lane Keller).

Levine Robert V. (1988) "The pace of life across cultures", *in* McGrath Joseph E. [ed.], *The Social Psychology of Time: New perspectives*, Newbury Park (CA), Sage Publications, pp. 39-62.

Luhmann Niklas (1988) "Familiarity, confidence, and trust'", *in* Gambetta Diego [ed.], *Trust: Making and Breaking Cooperative Relationships*, Oxford, Blackwell, pp. 94-107.

Luo Yadong & Chen Min (1997) "Does guanxi influence firm performance?", *Asia Pacific Journal of Management*, vol. 14, n° 1, avril, p. 1-16.

Luo Yadong & Shenkar Oded (2006) "The multinational corporation as a multilingual community: Language and organization in a global context", *Journal of International Business Studies*, vol. 37, n° 3, May, p. 321-339.

Morris Michael W., Leung Kwok, Ames Daniel & Lickel Brian, (1999) "Views from inside and outside: Integrating Emic and Etic insights about culture and justice judgment", *Academy of Management Review*, vol. 24, n° 4, October, p. 781-796.

Mytton Graham (1996) "Research in new fields", *Journal of the Market Research Society*, vol. 38, n° 1, p. 19-32.

Peng Tai-Kuang, Peterson Mark F. & Shyi Yuh-Ping (1991) "Quantitative methods in cross-national management research: Trends and equivalence issues", *Journal of Organizational Behavior*, vol. 12, n° 2, March, pp. 87-107.

Rizzo John R., House Robert J. & Lirtzman Sidney I. (1970) "Role conflict and ambiguity in complex organizations", *Administrative Science Quarterly*, vol. 15, n° 2, June, pp. 150-163.

Roussel Patrice, Durrieu François, Campoy Eric & El Akremi Assaâd (2002) *Méthodes d'équations structurelles : recherche et applications en gestion*, Paris, Economica.

Sakade Florence (1982) *A Guide to Reading and Writing Japanese*. Tokyo, Charles E. Tuttle.

Sapir Edward (1929) "The Status of Linguistics as a Science", *Language*, n° 5, pp. 207-214.

Sechrest Lee, Fay Todd L., & Zaidi Hafeez S.M. (1972) "Problems of Translation in Cross-Cultural Research", *Journal of Cross-Cultural Psychology*, vol. 3, n° 1, March, pp. 41-56.

Shaffer Bryan S. & Riordan Christine M. (2003) "A Review of Cross-Cultural Methodologies for Organizational Research: A Best-Practices Approach", *Organizational Research Methods*, vol. 6, n° 2, p. 169-215.

Shenkar Oded & Von Glinow Mary Ann (1994) "Paradoxes of Organizational Theory and Research: Using the Case of China to Illustrate National Contingency", *Management Science*, vol. 40, n° 1, January, p. 56-71.

Shimp Terence A. & Sharma Subhash (1987) "Consumer Ethnocentrism: Construction and Validation of the CETSCALE", *Journal of Marketing Research*, Vol. 24, n° 26, August, pp. 280-289.

Singh Jagdip (1995) "Measurement issues in cross-national research", *Journal of International Business Studies*, vol. 26, n° 3, p. 597-620.

Steenkamp Jan-Benedict E.M. & Baumgartner Hans (1998) "Assessing measurement invariance in cross-national consumer research", *Journal of Consumer Research*, vol. 25, n° 1, June, pp. 78-90.

Tangney June Price (1995) "Recent advances in the empirical study of shame and guilt", *American, Behavioral Scientist*, vol. 38, n° 8, pp. 1132-1145.

Tung Rosalie L. (1996) "Negotiating with East Asians", *in* Ghauri Pervez N. & Usunier Jean-Claude [eds], International Business Negotiations, Oxford, Pergamon/ Elsevier Science, pp. 369-81.

Usunier Jean-Claude (2000) *Confiance et performance. Un essai de management comparé France/Allemagne*, Paris, Vuibert.

Usunier Jean-Claude (2001) "La négociation face aux barrières du langage", *Revue Française de Gestion*, n°135, p. 39-50, septembre-octobre.

Van de Vijver Fons & Leung Kwok (1997) *Methods and Data Analysis for Cross-cultural Research*, Thousand Oaks (CA), Sage Publications.

West Joel & Graham John L. (2004) "A linguistic-based measure of cultural distance", *Management International Review*, vol. 44, n° 3, pp. 239-260.

Wittgenstein Ludwig (1958) *Philosophische Untersuchungen*, Traduit par G.E.M. Anscombe sous le titre *Philosophical Investigations*, Oxford, Basil Blackwell.

Zheng Li-Hua (1995) *Les Chinois de Paris et leurs Jeux de Face*, Paris, L'Harmattan

Le 7 mai 2010, dans la salle Halbwachs au Collège de France, Arthur Goldhammer a donné une conférence sur le thème : « De la démocratie en américain : conditions et conflits chez Tocqueville. »

NOTES DE SÉMINAIRE

Arthur Goldhammer : De la traduction de Tocqueville en américain

Notes prises par ***Hervé Dumez***
CNRS / École Polytechnique

Revues par ***Arthur Goldhammer***

Pour Arthur Goldhammer[1], la traduction est une sorte de lutte avec l'ange de la langue qui suppose que l'on accepte de se rouler dans la poussière des phrases. Deux expressions apparemment simples de Tocqueville peuvent illustrer cette lutte : « l'égalité des conditions » et « le plus grand nombre ». Tocqueville ne les définit jamais précisément. Le plus grand nombre désigne par exemple parfois la majorité, d'autres fois le peuple opposé à l'élite. En français, « conditions » évoque la position dans l'ordre social, en anglais, le mot peut également avoir ce sens, mais assez rarement. En général, le mot anglais désigne les conditions extérieures.

Mais ce qui est plus intéressant que cette simple difficulté d'ordre lexical, c'est que, pour Arthur Goldhammer, cette absence de définition de la part de Tocqueville, ce flou qui rend la traduction si malaisée, renvoie à la profondeur d'un impensé. Dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, Tocqueville mène une réelle sociologie politique. Dans *De la démocratie en Amérique*, il n'y parvient pas selon Arthur Goldhammer. La question centrale qu'il évite, et que les libéraux à sa suite, comme Rawls, n'arrivent pas à poser, s'énonce ainsi : d'où vient la discorde sociale dans les démocraties ? La réponse de Arthur Goldhammer est : du sentiment d'inéquité au sein d'un équilibre qu'on a pu croire un moment équitable. Il s'agit d'un sentiment, pas d'une réalité objective.

Dans l'Ancien Régime, la différence entre les conditions est établie par la loi et imposée par les autres. La société aristocratique forme un paysage qu'on ne peut traverser que par des voies bien tracées. La Révolution abat cet ordre. Pour Tocqueville, avec elle, on n'ouvre pas seulement de nouvelles voies, on établit une nouvelle carte. L'égalité des conditions donne une force, mais constitue également une faiblesse, comme Claude Lefort l'a bien vu : elle peut créer un isolement qui peut conduire à son tour au despotisme doux (il est possible que Tocqueville, en faisant cette analyse, ait été frappé par la majorité jacksonienne qui battait son plein lors de son séjour et qui s'appuyait sur des associations locales, souvent animées par des directeurs de journaux et des imprimeurs).

Raymond Aron et d'autres font de Tocqueville un des fondateurs de la sociologie. Pour Arthur Goldhammer, Tocqueville pense le politique à partir du social et sa sociologie change de forme en changeant d'objet : Dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, Tocqueville s'intéresse à la source du pouvoir ; dans *De la démocratie en*

1. Arthur Goldhammer est un des traducteurs les plus connus du français vers l'américain. Il a exercé ses talents surtout sur des historiens, comme Georges Duby, François Furet, Pierre Nora, mais aussi sur Jean Starobinski, Émile Zola, Michel Tournier ou Marguerite Yourcenar. C'est à Tocqueville qu'il s'est consacré récemment en redonnant une traduction de *De la démocratie en Amérique*. Il travaille au Center for European Studies de Harvard. Sur sa philosophie et sa pratique de la traduction, on peut lire le très intéressant : « *Translating subtexts : What the translator must know* » http://www.people.fas.harvard.edu/~agoldham/articles/WhatMust.htm

Amérique, il s'intéresse moins aux sources du pouvoir qu'au social. Dans le premier livre, on ne voit guère les individus, mais on voit opérer les corps (le conseil royal, les intendants, les États, etc.). Dans le second, on voit l'opposition entre le Nord et le Sud des États-Unis, mais surtout l'opposition entre le plus grand nombre et le reste. Au fond, cette opposition entre une majorité et une élite vient de la pensée antique et Tocqueville ne fait que la reprendre pour l'approfondir. La majorité, le plus grand nombre, le peuple, n'a pas de structure (comme c'était le cas dans l'Ancien Régime). C'est l'avocat qui souvent met en forme ses désirs. Mais Tocqueville ne rend pas compte des conflits sourds de la société démocratique. Comme Rawls, il voit bien les inégalités réelles, qui s'opposent au principe de l'égalité des conditions. Mais il estime que le principe peut s'accommoder en pratique d'un certain degré d'inégalité. Ce faisant, il passe à côté d'une véritable sociologie politique de la démocratie.

Paradoxalement, il aurait pu la construire. En effet, lors de son voyage, il remonte le canal Érié inauguré en 1825. Ce canal bouleverse l'économie des États-Unis et celle du monde, en créant un lien entre la production agricole des Grands-Lacs et le port de New York qui supplante alors les autres ports de la côte Est (Boston, Philadelphie). Ce canal, en bouleversant l'économie (juste avant la révolution des chemins de fer qui va changer la donne à nouveau) suscite une crise d'identité : sommes-nous une société de marché ou l'utopisme agraire de Jefferson est-il encore viable ? Il y a un clivage politique, qui prend sa source dans le culturel et le religieux. Une décision consensuelle, du plus grand nombre, devient un objet de conflit par rapport auquel les citoyens se positionnent. Carol Sheriff, dans son livre sur l'histoire du canal[2], montre comment ce dernier a été perçu comme une inéquité de nature morale. Tocqueville est passé à côté de cette réalité qui lui aurait permis de voir qu'en démocratie, les conflits viennent moins des grands principes philosophiques que des problèmes des individus et des groupes, fondés sur un sentiment d'inéquité.

Alexis-Henri-Charles Clérel, vicomte de Tocqueville 1805 – 1859

Arthur Goldhammer conclut en citant La Bruyère : « *Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable, la poésie, la musique, la peinture, le discours public.* »

Pierre Rosanvallon fait une remarque : le traducteur est sans doute la personne la mieux à même de repérer les ambiguïtés dans la pensée d'un auteur. La question qui se pose à lui est : doit-il lever ces ambiguïtés par sa traduction, ou transposer dans la langue d'arrivée les ambiguïtés de l'auteur dans la langue de départ ?

Autre question : la sociologie politique de Tocqueville ne se trouve-t-elle pas dans son livre peut-être le plus beau, qui n'est pas théorique, et intitulé avec modestie *Souvenirs* ? ■

2. Sheriff Carol (1997) *The Artificial River: The Erie Canal and the Paradox of Progress,* 1817-1862. NY, Hill & Wang.

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 6, n° 2 – Été 2010
pp. 28-43

La description : point aveugle de la recherche qualitative

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Il n'y a de réel dans la vie que ce que l'on a su bien décrire.
(Pessoa)

Dans le domaine de la recherche qualitative, la description est au cœur de plusieurs paradoxes épistémologiques et méthodologiques[1]. Rien de plus simple à comprendre, en apparence, de plus familier, et rien de plus compliqué à analyser quand on y prête attention. Rien de plus dénigré : Andrew Abbott (2003, p. 43) fait remarquer qu'il n'existe pas de séminaire de sciences sociales où l'on n'ait pas entendu des centaines de fois : *« But your analysis is merely descriptive »*. Le mot description, note-t-il, est rarement employé sans que l'adjectif *« mere »* ne lui soit accolé. Présentant l'étude de cas, Yin (1994) reprend la distinction entre exploratoire, explicatif et descriptif. Il oppose l'approche descriptive à une approche qui repose sur des propositions théoriques, considérant cette dernière comme nettement supérieure à la première. Par ailleurs, il ne consacre aucun développement particulier à la description : il explique l'étude de cas sans chercher à montrer comment en faire une. Rien de plus important, au contraire, pour certains courants philosophiques, ou certaines disciplines (phénoménologie, ethnométhodologie, ethnologie). Une importante littérature existe d'ailleurs dans ces disciplines sur la description. En sociologie, depuis l'article fondateur de Harvey Sacks en 1963, jusqu'au livre de Ackermann *et alii* (1985) ou Lahire (1998). En ethnologie, avec un numéro spécial de la revue de l'EHESS, *L'Enquête*, en 1998, et le livre de Blundo et de Sardan en 2003. Mais dans d'autres disciplines également, comme la biologie (Manago *et alii*, 1992). Cette littérature traite de la philosophie de la description, de son épistémologie, mais explique assez peu les problèmes concrets de la description : qui cherche une description de la pratique descriptive et de ses difficultés a du mal à en trouver une.

Ce texte se propose de montrer que la description est au centre de la recherche qualitative et de l'étude de cas et qu'elle en constitue l'originalité et la richesse par rapport aux méthodes quantitatives et de modélisation formelle. Si la description est paradoxalement dénigrée par la recherche qualitative elle-même, c'est qu'il doit exister de bonnes et de mauvaises descriptions, ces dernières sans doute plus nombreuses que les premières, et qu'il est donc crucial de comprendre ce que peut être une bonne description. Pour ce faire, il va falloir écarter un certain nombre de thèses répandues et erronées quant à la description, souvent marchant par paires de contraires (et illustrant une fois de plus que le contraire d'une thèse fausse est non pas une thèse vraie, mais une thèse tout aussi fausse). En voici quelques-unes :

1. Je remercie Magali Ayache, Serge Boucheron, Colette Depeyre et Alain Noël (HEC Montréal) pour leurs remarques sur ce texte. Je remercie également les étudiants de la promotion 2009-2010 des Masters de Recherche *Gestion et Dynamique des Organisations* et *Management des Organisations et des Politiques Publiques* pour leurs réactions stimulantes à la première présentation de ce texte. L'auteur doit bien sûr être tenu pour seul responsable des thèses défendues et des erreurs éventuelles.

1
- La description doit être objective, et pour cela elle doit être indépendante de toute théorie.
- Une description est toujours dépendante d'une théorie et elle est là pour en montrer la fécondité.

2
- La description doit être objective, et pour cela elle doit éliminer tout jugement de valeur.
- Une description objective étant impossible, il faut mener des descriptions subjectives et les assumer en tant que telles.

3
- Pour un phénomène, il existe une description objective et vraie en tant qu'elle est adéquate à l'objet.
- Pour un phénomène, il n'y a que des descriptions subjectives et c'est l'accumulation de celles-ci qui constitue l'« objectivité » de la description, si « objectivité » il peut y avoir.

4
- Dans une étude de cas, les descriptions doivent être celles des acteurs étudiés. Le chercheur n'a pas à décrire ces descriptions (ce qui ne serait qu'une paraphrase), il doit les interpréter. La description est exclusivement le fait des acteurs, et l'interprétation le fait du chercheur.
- Dans une étude de cas, le chercheur doit s'affranchir des descriptions faites par les acteurs, et faire une description objective des phénomènes, affranchie de ces descriptions indigènes.

5
- Les descriptions portent sur des phénomènes (irréductiblement) singuliers.
- Les descriptions ne doivent porter que sur des processus génériques.

On voit que construire une approche de la description, devant écarter une à une toutes ces thèses, apparaît une tâche difficile.

Pour la mener à bien, il faut d'abord se demander à quoi sert une description ; puis s'interroger sur le statut de la description et enfin sur la (les) forme(s) que la description peut prendre. Pour ce faire, il sera beaucoup fait appel à Wittgenstein, et à ses disciples (Elisabeth Anscombe). Ce n'est évidemment pas un hasard. Sur le plan philosophique (par exemple, la célèbre phrase : *« Nous devons écarter toute explication et ne mettre à la place qu'une description. »* – Wittgenstein, 2004, § 109, p. 84), comme sur le plan de la réflexion sur l'ethnologie (commentant le *Rameau d'or* de Frazer : *« Comparée à l'impression que fait sur nous ce que l'on décrit, l'explication est trop incertaine. »* – Wittgenstein, 2001a, p. 28), ou dans sa critique de Freud, Wittgenstein estime que la description est bien plus sûre et plus importante que l'explication.

Avant d'aborder la question de la description, une précision : l'analyse va se porter sur une question particulière, les descriptions faites dans les produits finaux d'une recherche, thèse, article ou livre.

A quoi sert une description ?

La question est moins naïve qu'il n'y paraît. Dans un de ses cours, Wittgenstein l'aborde de cette manière :

> « – Kreisel : On pourrait se demander à quelle fin vous souhaitez la description.
>
> – Wittgenstein : Oui, c'est la bonne question pour le pragmatisme. A quoi la description sert-elle ? » (Wittgenstein, 1988/2001, p. 27).

(Suite page 30)

(Suite de la page 29)

Trop souvent, dans les études de cas, la description sert à illustrer la théorie. Ou à illustrer deux ou trois cadres théoriques que l'on combine pour éclairer différents aspects du cas (sans se demander d'ailleurs si ces cadres théoriques ne sont pas contradictoires entre eux, ou s'ils ne fonctionnent pas à des échelles différentes). Ce rapport de la description à la théorie est problématique. Il est au cœur du problème épistémologique majeur de l'étude de cas : le risque de la circularité entre théorie et cas (Dumez, 2006). Le problème a été bien vu par Fernando Gil (1998, p. 138) :

> « On ne dépasse pas la relativité des descriptions par rapport aux cadres conceptuels, et les descriptions sont a priori adéquates car elles posent ce qu'elles décrivent. Le cadre décide des bonnes questions que le chercheur "entrainé" transforme en descriptions (chaque observation, chaque expérience). [...] L'interprétation signifie cette pré-détermination du regard, elle vient avant et non après, sans déformer le donné car il n'y a pas de donné cognitif avant la description qui l'instaure. »

La pauvreté des études de cas vient souvent de ce phénomène de circularité par lequel les descriptions « confirment » les théories sur lesquelles elles ont été bâties.

Une autre école estime que la description est là pour donner une coloration, un aspect esthétique, à l'analyse. Il s'agit de rendre le vécu des acteurs étudiés (Van Vuuren, 2004, p. 2) :

> « Just as there is no definitive answer to the question "What is a good description?", the question "What is it good for?" poses a challenge which students and scholars should engage. Some years ago, Kenneth Gergen (1985) noted that the end product of qualitative research should "… invite, compel, stimulate and delight". »

La description est là pour restituer avec art le concret des situations, des interactions, des caractères. En cela, effectivement, un certain talent littéraire est requis.

Mais la description a également une finalité scientifique. Elle est là pour bousculer les théories ou pour inventer de nouvelles notions, et souvent les deux à la fois : les théories sont bousculées parce qu'une description est faite selon une nouvelle manière de voir (*« […] the aim of ethnographic description is to present phenomena in new and revealing ways »* – Hammersley, 1990, p. 599). La description de la vie d'un laboratoire par Latour et Woolgar a, par exemple, constitué un tournant dans la sociologie de la science (Latour & Woolgar, 1979). Il existait de nombreuses descriptions de l'activité scientifique, mais une description de celle-ci menée selon un regard anthropologique n'avait jamais été menée. Elle a contribué à renouveler le champ de la sociologie des sciences.

Bien évidemment, la pratique descriptive, si elle vise à discuter les théories, demande à être réfléchie. Il faut alors s'interroger sur le statut de la description.

Le statut méthodologique de la description

L'interrogation sur le statut de la description s'articulera autour de trois constatations : la description est toujours là ; il n'y a pas une description correspondant à l'objet décrit, le décrire est toujours un « décrire comme » ; une bonne description est un étagement ordonné de « décrire comme ».

La description comme étant toujours déjà là

Les sciences sociales étudient des acteurs qui parlent, pensent et agissent. Eux-mêmes décrivent en permanence les situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs

actions et interactions. L'objet étudié, comme l'a noté Ulrich Oevermann (1985, p. 14), se décrit lui-même :

> « Il n'existe pas, dans les sciences sociales, le moindre problème autonome d'un langage de la description, parce que l'objet que nous avons devant nous s'est toujours déjà décrit lui-même ; c'est précisément là que réside la différence décisive avec les sciences de la nature. »

Dès lors, pour lui, le chercheur n'a pas à décrire (Oevermann, 1985, p. 15) :

> « Si l'on part de cette constitution textuelle fondamentale de la réalité (qui constitue essentiellement la différence avec les sciences de la nature), alors il est relativement facile de voir que l'opération méthodologique de base des sciences sociales consiste à interpréter le sens qui a été produit par ces textes ; ils représentent les données de départ de toute analyse structurale en sciences sociales. Du coup, le problème de la description disparaît : une description ne pourrait être que la paraphrase d'un texte, dont on ne voit pas la nécessité. »

Cette thèse apparaît partiellement vraie : les acteurs, dans les entreprises, les organisations, la vie courante, font en permanence des descriptions de la situation dans laquelle ils évoluent, de leurs actions et interactions. Mais d'autres descriptions sont possibles, qui peuvent être différentes et aussi intéressantes – parfois plus – que celles qu'ils font eux-mêmes. On peut ici suivre Anscombe (2002, § 6, pp. 47-48) :

> « Comme une unique action peut avoir plusieurs descriptions, par exemple "scier une planche", "scier du chêne", "scier une des planches de Smith", "faire un bruit épouvantable avec la scie", "dégager beaucoup de sciure", etc., il est important de remarquer qu'un homme peut savoir qu'il fait une chose sous une description, et pas sous une autre [...] Dès lors, dire qu'un homme sait qu'il fait X, c'est donner une description de ce qu'il fait sous laquelle il le sait. »

Tout l'intérêt du Livre de Bruno Latour et Steve Woolgar est précisément de décrire la vie du laboratoire qu'ils ont étudié de manière différente des descriptions que les chercheurs eux-mêmes font de cette vie quand on les interroge. Non pas totalement différente, sinon les acteurs ne se reconnaitraient tout simplement pas, mais suffisamment différente pour qu'ils apprennent quelque chose de la description faite par les chercheurs. Les ethnométhodologues parlent ici de « correction » : il faut prendre en compte les descriptions faites par les acteurs eux-mêmes et les corriger pour en donner une description proche mais décalée (Garfinkel, 1985). Le chercheur est ici souvent aidé par le fait que les différents acteurs d'une situation font généralement des descriptions divergentes, voire contradictoires, de cette situation.

Avec la question des descriptions faites par les acteurs et faites par le(s) chercheur(s), nous sommes ainsi entrés indirectement dans la question de la description objective ou non, et une ou multiple. Il convient maintenant d'aborder de manière plus directe cette question centrale.

L'impossible description une et objective

Avant 1929, Wittgenstein a pensé qu'il était possible d'élaborer un langage phénoménologique qui serait capable, grâce à une certaine sophistication, de décrire le monde de manière objective (Chauviré, 2010). Un grand tournant s'opère dans sa pensée lorsqu'il réalise qu'il n'existe aucun langage de ce type, qu'une description « objective » est impossible. Les descriptions que nous pouvons faire se font dans le langage ordinaire avec tout ce qui nous semble être des imperfections, des ambiguïtés, du vague et de l'imprécis. Cette constatation est, dans ses implications,

(Suite page 32)

(Suite de la page 31)

de grande conséquence et ouvre ce qu'il est convenu d'appeler la seconde (ou deuxième) philosophie de Wittgenstein.

Il n'y a donc pas une description, objective, que nous puissions mener d'un phénomène. Il y a des descriptions, multiples, qui sont autant de « voir comme » – voir tel phénomène « comme », c'est-à-dire d'un point de vue particulier. Chaque « voir comme » a ses accentuations propres. Wittgenstein prend une métaphore musicale. Il y a bien une partition, originale, d'une sonate de Beethoven. Mais il n'y a pas une interprétation « fidèle », « objective » de cette partition. Il y a des milliers de manières de la jouer, toutes « bonnes », certaines excellentes, qui reposent sur des accentuations différentes. Si ce principe est admis en musique (encore que les débats y fassent rage à propos des interprétations « authentiques » faites sur instruments anciens), son application à un domaine scientifique paraît plus difficile : peut-on vraiment renoncer à toute description objective ? Est-on alors condamné à se rallier à un constructivisme de type post-moderne et estimer que les faits n'existent pas ? Ce n'est pas la thèse qui sera défendue ici. Pour autant, la première remarque est donc qu'il faut rompre avec l'idée qu'il faille rechercher une description « neutre », exhaustive et objective, remarque profondément dérangeante.

> « Nous avons dans l'idée que la description exacte de ce que je vois existe. Je veux, pour ma part, dire qu'il n'existe pas de description de ce genre » (Wittgenstein, 2001a, p. 115).

La description comme étagement ordonné de « décrire comme »

Dans un texte célèbre, Clifford Geertz (1973/1998), a repris au philosophe Gilbert Ryle la notion de *« thick description »,* description dense ou épaisse. Ryle (1971a & b) prend l'exemple d'un garçon qui contracte l'une de ses paupières de manière rapide (description mince). On peut ensuite faire une description plus riche en prenant en compte l'intentionnalité ou non de cette action : soit le garçon a des tics, et ne contrôle pas ce genre de mouvement ; soit il n'en a pas et cette contraction est intentionnelle : il s'agit alors d'un clin d'œil. Ce clin d'œil peut répondre à un autre clin d'œil. Il peut y répondre en toute connivence, ou de manière ironique. Ceci est possible dans le cadre d'un univers social dans lequel le clin d'œil a un statut. La description est pour Ryle un étagement de « voir comme », depuis une description de base, minimale, « contraction d'une paupière », jusqu'à « contraction d'une paupière constituant une réponse ironique à la contraction d'une paupière constituant un clin d'œil ». Geertz, sortant l'analyse de Ryle de son contexte, explique que l'ethnologie se consacre à la description épaisse, celle qui ne se contente pas d'une description behaviouriste, mais affronte des « structures superposées d'inférence et d'implication » (Geertz, 1998, p. 78). Vincent Descombes (1998) fait remarquer : 1. que Ryle a raison de voir la description comme un étagement ordonné, mais qu'il a sans doute tort de suggérer qu'il y a à la base une description objective possible, behaviouriste ; 2. que Geertz a raison de critiquer cette illusion de la possibilité d'une description behaviouriste, qui constituerait un socle objectif, mais qu'il a tort de penser que la description dense est possible sans opposition à une description minimale, et de perdre l'idée d'étagement ordonné qui était chez Ryle.

Apparaît ici une méthodologie de la description : tout exercice descriptif est un « décrire comme ». La démarche la plus rigoureuse et la plus féconde apparaît être de commencer, non pas par une description « objective », mais par une description minimale : un décrire qui exclut des éléments (le changement, le sens donné par les acteurs comme dans le cas de la contraction des paupières, etc.) qui seront par la suite réintroduits dans d'autres « décrire comme » successifs qui enrichiront la

description minimale première. La description devient alors analogue à un modèle réduit à quelques éléments simples qui est ensuite complexifié pas à pas[2].

La description initiale de Ryle – « contraction d'une paupière » – ne doit donc pas être vue comme *La* description, objective car excluant l'attribution d'un sens par des acteurs, mais comme le modèle initial de base qui va permettre un étagement ordonné de descriptions successives par l'enrichissement d'éléments qui permettent de construire d'autres points de vue.

On peut alors retenir l'idée que la description est en réalité multiple, étant constituée d'un étagement si possible ordonné selon une complexité croissante de « décrire comme » (l'expression « décrire comme » étant inspirée des réflexions de Wittgenstein sur le « voir comme » dans la seconde partie des *Recherches philosophiques* – Wittgenstein, 2004).

La Méditerranée face aux côtes de Bonifacio

Deux exemples

Deux exemples peuvent être pris. Le premier est très célèbre et porte sur une sédimentation de descriptions temporelles. Il s'agit de la Méditerranée à l'époque de Philippe II vue par Braudel (1949). L'ouvrage commence par une description de structures immobiles. Il s'agit de la géographie du monde Méditerranéen : les montagnes et les vallées, les côtes, les déserts de l'intérieur des terres, le climat. Puis vient la description des tendances lentes, la démographie, l'agriculture, les techniques. Et, enfin, le temps événementiel. Cet ordre de descriptions se lit dans le titre : le livre ne parle pas de l'époque de Philippe II comme l'ont fait ceux des autres historiens jusqu'à lui, mais commence par la Méditerranée, la description d'une mer et des terres qui l'entourent. L'ordre descriptif de Braudel est simple et puissant : il part de ce qui est immobile et ne change quasiment pas, passe au changement d'amplitude longue, quasiment imperceptible pour les acteurs, pour en arriver au changement visible, perceptible, commenté par les acteurs, le temps événementiel. On peut ordonner l'étagement temporel et les descriptions des acteurs d'autres manières. C'est ce que suggère Andrew Abbott (2003, pp. 44-45) :

> « Ceux qui font les premières descriptions de l'événement agissent en tant que créateurs. Ils soulignent ceci tandis qu'ils mettent cela à l'écart. Leurs descriptions ainsi que toutes les descriptions qui les suivent sont performatives, elles sont des actes plutôt que des perceptions passives. Chaque description successive doit prendre en compte les descriptions antérieures, qu'elles aient raison ou tort. Les premières descriptions d'un événement apparaissent donc avant qu'il ne s'achève, pendant qu'il est vraiment en cours. Ces premières esquisses d'une description proviennent, pour la plupart, de journalistes et de leurs semblables. Les universitaires et les chercheurs ne font leurs descriptions qu'après ces tentatives populaires, avec lesquelles ils doivent souvent lutter. »

Abbott a beaucoup réfléchi sur cette importance méthodologique de l'étagement des temporalités et des descriptions correspondantes (Abbott, 2001).

Le second exemple (que l'on veuille bien nous en excuser) se trouve dans une de nos recherches portant sur le contrôle des prix (Dumez & Jeunemaître, 1989). Le contrôle des prix, pratiqué durant une cinquantaine d'années par des gouvernements successifs, avait été peu décrit comme pratique administrative et était extrêmement

(Suite page 34)

2. Littérairement, l'impact d'une description menée en tant que « voir comme » excluant des éléments de sens, a été souvent exploité. L'exemple le plus célèbre est sans doute la description de la bataille de Waterloo par un acteur qui n'y comprend rien au début de *La chartreuse de Parme.* Le dévoilement d'une intrigue par des « voir comme successifs » dont le premier repose sur le point de vue d'un acteur qui ne dispose pas des éléments permettant d'éclairer l'ensemble de la situation a lui aussi été utilisé par plusieurs auteurs. C'est le cas de Faulkner dans *Le bruit et la fureur,* dont la première partie est écrite du point de vue d'un débile mental. C'est également le cas du *Quatuor d'Alexandrie,* de Lawrence Durrell. L'idée d'une succession ordonnée de descriptions d'une situation sociale se trouve également chez Pascal quand il construit les points de vue du peuple, des demi-habiles et des habiles (pensée n° 90 édition Lafuma, n° 337 édition Brunschvicg).

(Suite de la page 33)

controversé. Une description neutre, réconciliant les différents points de vue, apparaissait impossible, constat similaire à celui fait par Howard S. Becker (1985, p. 195) en matière d'analyse des comportements déviants :

> « [il est] impossible de construire une description d'une situation ou d'un processus qui, en quelque manière, amalgame les perceptions et interprétations adoptées par les deux parties impliquées dans un processus de déviance. Nous ne pouvons décrire une "réalité transcendante" qui intègre les deux points de vue. »

La démarche choisie a consisté à construire l'analyse autour de trois « décrire comme » successifs. Le premier est celui d'un économiste libéral. Il va chercher dans la littérature économique les textes consacrés au contrôle des prix et dresse une revue de littérature libérale sur cette pratique, depuis les textes fondateurs de Turgot. Puis il va aller voir fonctionner cette pratique, sans tenir compte des discours tenus par l'administration qui la met en œuvre, pour ne pas en être prisonnier. La deuxième partie, appelée « Rendre raison », consiste en une autre revue de littérature, moins connue, dans laquelle des économistes en charge du contrôle des prix, notamment aux États-Unis (Taussig lors de la Première Guerre Mondiale, Galbraith lors de la Seconde Guerre Mondiale, Schultz durant l'administration Nixon), ont décrit leur expérience et réfléchi sur elle ; puis, dans un second temps, cette partie mène une nouvelle description du travail administratif concret que constitue le contrôle des prix en adoptant le point de vue des fonctionnaires. La troisième partie est plus analytique, mais comporte des éléments descriptifs, qui inscrivent notamment le contrôle des prix comme pratique dans une histoire longue.

Deux points de vue descriptifs ont donc été construits : le premier est marqué par la théorie économique libérale, et il comporte une description de la pratique excluant le point de vue des acteurs administratifs ; le second réintroduit ce sens donné par les acteurs à leur pratique, qui avait été exclu du premier « décrire comme ». La description repose sur les entretiens réalisés sur le terrain et les articles plus théoriques rédigés par des universitaires (essentiellement américains) ayant été en charge à un moment de leur carrière, de mettre en œuvre cette pratique. Le troisième point de vue comporte des éléments descriptifs mais plus généraux et donc plus directement interprétatifs, c'est celui de chercheurs visant à comprendre les éléments politiques, économiques et administratifs des politiques économiques.

Une remarque doit être faite ici. Les points de vue sur lesquels repose à chaque fois le « décrire comme » ne renvoient pas à la subjectivité des acteurs. Ils ont été construits à partir d'éléments théoriques. L'idée que la description est constituée à partir d'un point de vue n'implique donc pas la valorisation du moi des acteurs ou de celui du chercheur. Reconnaître qu'il n'existe pas une description unique et objective d'un phénomène ne signifie pas en appeler à la subjectivité du chercheur qui ne pourrait que décrire sa propre vision des choses à la première personne. Cette subjectivité n'a aucun intérêt en soi, si elle n'est construite et explicitée en un point de vue, qui ne constitue qu'un étage d'un ordre de description. La simple description à la première personne du chercheur souffre de deux faiblesses : la non-construction théoriquement étayée d'un point de vue particulier, qui conduit à se contenter d'impressions idiosyncrasiques, et la non-intégration de ce point de vue dans un ordre de descriptions. Autre remarque donc, les points de vue sont ordonnés : le passage du premier point de vue au second se fait par la prise en compte du point de vue des fonctionnaires du contrôle des prix, qui avait été volontairement exclu du premier point de vue. Cet ordre rappelle celui de Ryle : une description de base excluant le sens donné par les acteurs, une description plus riche incluant ce sens.

La forme de la description

Dans cette partie, il s'agit d'aborder de manière concrète la démarche même de la description. La première remarque porte sur la multiplicité des formes matérielles que cette dernière peut prendre.

Les formes matérielles multiples de la description

Notre première image de la description est un texte, un alignement de mots. Mais Wittgenstein fait justement remarquer qu'il existe des formes multiples de description :

> « Nous appelons "descriptions" des instruments visant à des usages particuliers. Pense ici au dessin d'une machine, à une coupe transversale, au plan avec ses cotes qu'un mécanicien a sous les yeux. Se représenter une description comme une image verbale des faits risque de nous induire en erreur [...] » (Wittgenstein, 2004, § 291).

Ailleurs, il ouvre encore :

> « Pense à la diversité des choses que l'on nomme "description" : description de la position d'un corps par ses coordonnées ; description de l'expression d'un visage ; description d'une impression tactile, d'une humeur. » (Wittgenstein, 2004, § 24, p. 40).

Une histoire résumée, une chronologie, un organigramme, un tableau de chiffres (chiffre d'affaires, effectifs, implantations géographiques, etc.), une longue monographie, constituent autant de descriptions possibles d'une entreprise. Reste à savoir quelles sont les relations entre ces différentes techniques de description, l'articulation notamment entre le texte et les schémas. Nous y reviendrons. Pour l'instant, notons que les techniques de description, les outils pour décrire, sont extrêmement divers et que l'image que nous avons spontanément de la description – un texte imagé d'un objet ou d'une action, est réductrice.

L'élasticité de la description

Une description peut se réduire à une expression de quelques mots, ou s'étendre sur des pages. L'importance de l'objet n'est pas ici décisive. Comme l'a noté Valéry (1960, « Autour de Corot », p. 1325) :

> « On peut décrire un chapeau en vingt pages et une bataille en dix lignes ».

Par ailleurs, quelque longue que soit la description, elle semble toujours pouvoir être étendue. C'est ce que Harvey Sacks (1963, p. 10) appelle le problème du *« et cetera »* :

> « [...] how is the scientific requirement of litteral description to be achieved in the face of the fact, widely recognized by researchers, that a description even of a particular "concrete object" can never be complete ? That is, how is a description to be warranted when, however long or intensive it be, it may nonetheless be indefinitelt extended ? We call this "the etcetera problem" to note : To any description of a concrete object (or event, or course of action, or etc.), however long, the researcher must add an etcetera clause to permit the description to be brought to a close. »

Cherchant de son côté à caractériser l'action, Joel Feinberg a remarqué que, dans certaines circonstances, la description d'une action pouvait s'étendre – certains disent : à l'infini – ou se réduire à quelques mots, ce qu'il a appelé l'effet d'accordéon (Feinberg, 1970, – « Action and responsibility », pp. 119-151 ; Bratman, 2006 ; Searle, 2010, p. 37). Par exemple, il est possible de réduire la description suivante :

(Suite page 36)

(Suite de la page 35)

« Pierre ouvrit brusquement la porte et, ce faisant, effraya Paul », en une description plus courte : « Pierre effraya Paul ». La théorie de Feinberg porte sur l'action volontaire et la responsabilité. Comme on l'a vu, Anscombe avait déjà lié la réflexion sur l'action et l'intention à la multiplicité des descriptions possibles. Si l'on reprend l'exemple d'Anscombe, dire « Pierre scie » est une description. Mais on peut étendre la description en ajoutant : « Pierre scie une planche de chêne », « qui appartient à Paul », « maladroitement », « en faisant un bruit épouvantable », etc. On remarquera que le sens de la description peut changer selon son extension ou sa réduction. Quand on passe de « Pierre scie une planche de chêne » à « Pierre scie une planche de chêne qui appartient à Paul », le sens de la description se modifie. L'accent est brusquement mis sur la provenance de la planche et sur la relation de Pierre à Paul. Si cette relation joue un rôle important, la réduction de la phrase « Pierre scie une planche de chêne qui appartient à Paul » à « Pierre scie une planche de chêne » entraîne une perte. Par contre, l'approche de Feinberg met en évidence un phénomène différent : la réduction de la phrase « Pierre ouvrit la porte et, ce faisant, effraya Paul » à « Pierre effraya Paul » met l'accent sur l'essentiel (dans certaines conditions). Peu importe finalement de savoir comment Pierre a effrayé Paul si l'essentiel est bien qu'il l'a effrayé (dans d'autres conditions, c'est précisément le fait que c'est en ouvrant la porte que Pierre a effrayé Paul qui apparaît comme essentiel – ceci renvoie à ce qui a été dit, la première question à se poser est : à quoi sert la description ?). La description peut donc s'étendre ou se réduire, se gonfler ou se dégonfler – c'est l'effet d'accordéon, et ce gonflement et dégonflement s'accompagnent d'effets de sens : tantôt le gonflement introduit des éléments importants, tantôt il fait se perdre la description dans le détail ; tantôt le dégonflement fait perdre des éléments de compréhension essentiels, tantôt il fait revenir l'accent précisément sur l'essentiel.

La réduction d'une monographie de 150 pages écrite pour une thèse aux quatre ou cinq pages de description du cas pour un article n'est pas une impossibilité : la longueur d'une description est éminemment élastique ; la réduction n'est d'ailleurs pas forcément un mal, puisque forçant à aller à l'essentiel ; elle est un exercice à la fois dangereux et heuristique puisqu'elle oblige à s'interroger précisément sur les éléments essentiels. Simplement, la description dans la thèse et la description dans l'article ne servent pas à la même chose (la question posée dans la thèse et la question posée dans l'article doivent être de nature différente).

L'augmentation iconographique

L'expression est de François Dagognet (1973). On l'a vu, la description peut prendre des formes matérielles multiples. Généralement, dans l'étude de cas, elle adopte une forme littéraire. Sa longueur peut alors être variable. La tentation consiste à ajouter des éléments. Or, la forme littéraire réduite à elle-même bute sur des limites :

> « Ce qui désespère l'intelligence, ne serait-ce pas l'excessive distance entre le commencement et une fin si éloignée qu'elle en disparaît ? Et une analyse prolixe allongera encore cette séparation ; la brièveté ne constitue pas un remède, car il convient de ne pas omettre les moments ou les transitions qui comptent. Donc, nous nous perdons entre le trop et le trop peu, entre une précision qui attire, qui retient et une indétermination qui n'égare pas moins. » (Dagognet, 1973, p. 80)

On peut alors insérer des schémas, des tableaux, des séries de chiffres, des images. Mais l'expérience montre que, bien souvent, les schémas n'ajoutent rien au texte. Ils ne font que répéter sous une autre forme ledit texte. Parfois, par contre, ils représentent « *une codification profondément modificatrice et éclairante.* » (Dagognet,

1973, p. 47). C'est précisément le sens de l'expression « augmentation iconographique ». Elle doit être pensée comme un paradoxe : l'iconographie « augmente » le contenu du texte si elle opère une réduction. Quand le schéma reproduit très exactement le contenu du texte, on est face à une « image pléonastique » qui n'ajoute rien (Dagognet, 1973, p. 109). Il n'y a augmentation que quand le schéma est une icône abstraite de forme abréviative. Les sciences expérimentales ont souvent connu un tournant lorsqu'elles ont trouvé ce type d'iconographie :

> « Nous nous bornerons à assister, dans les sciences expérimentales naissantes, à l'apparition du "diagramme" et à ses prouesses. Aucune discipline, en effet, qui ne bénéficie de l'iconicité : depuis la physique, la cinématique, jusqu'à la géologie, la technologie ou même la physiologie. Partout s'imposent des dessins, des trajectoires, des courbes de niveau, des cartes, bref, des figures structurales et géométriques. L'erreur serait de les tenir pour des auxiliaires didactiques, de commodes illustrations, alors qu'elles constituent un instrument heuristique privilégié : non pas un embellissement, une simplification, ou encore un moyen pédagogique de transmission facilitée, mais une véritable néo-écriture, capable, à elle seule, de transformer l'univers et de l'inventer [...] reproduire, ce n'est pas dédoubler ou redoubler, mais vraiment produire à nouveau, donc, ré-inventer. » (Dagognet, 1973, pp. 86-87)

Il s'agit souvent de mettre en série et de rapprocher sous une même présentation (vue synoptique) pour faire apparaître des relations et rendre possibles les comparaisons. On rejoint ici la notion de *« template »* ou gabarit (Dumez & Rigaud, 2008 ; voir aussi tout ce qu'Alain Noël dit sur ce sujet – Noël, 2010).

La complétude de la description

A priori, le processus descriptif apparaît potentiellement infini, la description étant toujours susceptible d'une réécriture, d'une reprise sous la forme d'un nouveau « décrire comme ». En même temps, Wittgenstein lui-même semble penser que l'idée de description complète n'est pas absurde (Wittgenstein, 2008, § 311, pp. 80-81) :

> « Ne faut-il pas plutôt que je demande : "Que fait en fin de compte la description ? Quel but sert-elle ?" Dans un autre contexte, nous savons pourtant ce que sont une description complète et une description incomplète. Demande-toi : Comment employons-nous les expressions "description complète" et "description incomplète" ?
>
> Restituer complètement (ou incomplètement) un discours. Inclut-on aussi dans cette restitution, le ton de voix, le jeu d'expression, l'authenticité ou l'inauthenticité du sentiment, les intentions et les effets de l'orateur ? Que ceci ou cela fasse partie d'une description complète, cela dépend du but de cette description et de ce que celui qui la reçoit fait d'elle. »

La question de la complétude renvoie, comme on le voit à la question du contexte. Souvent, l'étude de cas est vue comme une investigation en profondeur du contexte dans lequel agissent les acteurs. Et cette investigation semble appeler des descriptions particulièrement épaisses et longues. Attention au contexte, description épaisse et détaillée, semblent aller ensemble. Or, il n'en est rien. Le contexte peut être défini comme les conditions qui font qu'une proposition passe de vraie à fausse, ou qui font qu'une pratique change de sens (De Rose, 1992). L'exemple de Ryle ou celui d'Anscombe sont ici éclairants : il suffit de dire que la contraction de la paupière est intentionnelle pour changer le sens de son interprétation ; il suffit de passer de « Pierre scie une planche » à « Pierre scie une planche appartenant à Paul » pour

(Suite page 38)

(Suite de la page 37)

changer là aussi le sens attribué à l'action. Première remarque, donc : l'attention au contexte propre à l'étude de cas ne signifie pas obligatoirement la nécessité d'écrire des descriptions très longues. L'attention au contexte doit au contraire se focaliser sur ce qui est susceptible de changer la valeur de vérité de certaines propositions ou le sens de l'action des acteurs étudiés. Le rasoir d'Occam doit être passé sur tout le reste. Seconde remarque : la difficulté de la description dans l'étude de cas est liée au fait que, dans un cas, tout est mêlé. Il est difficile d'identifier le contexte au sens rigoureux du terme : on décrit des actions, des événements, dans leur « contexte », mais ce contexte est magmatique – qu'est-ce qui permet d'isoler dans le magma du contexte les éléments pertinents, c'est-à-dire ceux qui, s'ils étaient différents, changeraient le sens des actions et interactions, ou transformeraient une proposition vraie en proposition fausse, ou réciproquement ? Souvent, un raisonnement contrefactuel est nécessaire (Weber, 1965 ; Tetlock & Belkin, 1996). Il consiste à isoler les différents éléments du contexte et à les soumettre à la question *« What if ? »* – que se passerait-il s'ils étaient ou avaient été différents ? Le contrefactuel portant sur le passé peut se compléter de scénarios portant sur le futur (Booth *et alii,* 2009).

La question de la complétude renvoie également à la question des jugements de valeur. Un maître apprend à un enfant une règle de calcul. En décrivant la scène, doit-on s'abstenir de tout jugement de valeur du type : « maintenant, l'élève sait compter » ? se demande Wittgenstein (2008, § 310, p. 80) :

> « Si je n'introduis aucun jugement dans la description – celle-ci est-elle incomplète ? Et si je le fais, est-ce que je vais au-delà de la pure description ? – Puis-je m'abstenir de tout jugement en justifiant ma description par : "C'est là tout ce qui se passe ?" »

La question est difficile parce que l'enfant peut encore se tromper en utilisant la règle. Certaines erreurs tendent à montrer qu'il ne sait pas encore, qu'il n'a pas acquis la capacité de calculer, certaines autres erreurs sont compatibles avec le fait qu'on puisse considérer qu'il a bien acquis la capacité en question, même s'il se trompe encore de temps en temps. Il faut donc simplement être prudent quant à ce type de jugement. Par contre, d'autres jugements sont à proscrire de manière absolue (Wittgenstein, 1992, p. 157) :

> « Dans la description du sociologue, la proposition : "telle ou telle chose signifie un progrès" ne doit jamais apparaître. »

Les jugements de valeur implicites, présentés sous forme de proposition affirmative, doivent être bannis. Mais les jugements de valeur explicités, discutés, peuvent faire partie de la description.

L'équilibrage des tensions routine/changement, général/singulier

La description doit-elle porter sur les routines, ou sur le changement, sur le singulier ou sur le général ?

Certaines positions sont, sur ce point, tranchées :

> « Descriptions are about particulars (objects and events in specific time-place locations), whereas theories are about universals (relations between categories of phenomena that apply wherever those phenomena occur). » (Hammersley, 1990, p. 598)

Les choses sont évidemment plus compliquées en pratique : la description utilise des catégories générales et peut avoir une visée générale, par delà la description du particulier (considéré par exemple comme un type). On pourrait de la même manière considérer que la description porte sur le statique, et que c'est la narration qui porte

sur le changement. Mais, là encore, les choses sont plus complexes (la narration a besoin de descriptions qui la préparent et qui la scandent, et la description peut porter sur des choses qui évoluent).

Si l'on choisit l'un ou l'autre des termes de ces paires d'opposition, la description rate sans doute son objectif. Dans les descriptions présentes dans les textes de recherche, le chercheur tend parfois à survaloriser le changement (l'innovation est partout, tout change sous l'effet de la technologie, des marchés, des envies du consommateur et du citoyen) ; parfois, le travers est inverse et consiste à survaloriser la stabilité (les dispositifs, les routines, les positions sociales, les relations, se reproduisent sans fin). Dans l'étude des dynamiques, une description de l'état initial et une description de l'état final sont nécessaires pour établir avec précision ce qui a changé et ce qui est resté à l'identique. L'analyse d'une dynamique porte à faux si ces deux descriptions n'ont pas été menées avec rigueur. Là encore, la description est la condition nécessaire, mais pas suffisante, d'une analyse bien menée. Comme le montre Abbott (2003, p. 50) :

> « Quand nous faisons des descriptions du processus social sous forme de narration, nous devons, à la suite d'Aristote, indiquer des commencements et des fins ou des résultats. Même l'étude quantitative de tel ou tel changement dans la stratification doit établir l'époque du changement, les dates de l'avant et de l'après. Et ces dates établissent à leur tour les limites d'une narration au sein de laquelle le chercheur espère trouver un nœud causal. En fait, le nœud causal définit le commencement et la fin. De même que chaque narration s'achève par le dénouement, elle commence par le "nouement". Il s'ensuit que les commencements des descriptions au cours du temps se trouvent dans les moments de routine, les moments sans événements extraordinaires, avant que le nœud ne se noue. Il s'ensuit aussi que les fins se trouvent dans la routine qu'a produite le dénouement. (Mais on peut, selon les raisonnements développés plus haut, se poser la question de savoir s'il y a des moments vraiment routiniers dans le processus social.) »

Ce qu'établit Andrew Abbott, c'est que la description ne porte ni sur les routines, ni sur les changements. De même, la description ne doit porter exclusivement ni sur les processus généraux ni sur les événements singuliers. Elle doit mettre en tension les uns et les autres. De même qu'on ne peut pas décrire une innovation avec précision si l'on n'a pas décrit avec précision l'état routinier avec lequel elle tranche, on ne peut décrire un événement singulier si on n'a pas décrit avec précision le fond des processus routiniers sur lequel il se détache.

Conclusion

Il n'est pas de recette en matière de description, et fort heureusement. S'il existait des recettes pour décrire, le roman serait depuis longtemps moribond : Proust, grand lecteur, est capable de pasticher les descriptions de Balzac, Flaubert, ou des Goncourt, tout en inventant sa manière de décrire, profondément originale. Et, comme l'a vu Peter Handke (2007), lorsqu'un écrivain apporte une nouvelle approche de la description, celle-ci s'use rapidement et devient finalement obsolète. Un autre écrivain en invente alors une nouvelle.

Si quelques conseils peuvent être donnés, ils seraient les suivants :

- partant du fait qu'il n'y a pas de décrire objectif, mais des « décrire comme », il convient d'expliciter ces « décrire comme » du point de vue des théories mises en jeu et de la prise en compte ou de la non prise en compte des descriptions

(Suite page 40)

(Suite de la page 39)

faites par les différents acteurs étudiés, des échelles de temps ou d'espace (physique ou symbolique – la hiérarchie, par exemple) ;

- le point le plus délicat consiste à choisir le point de vue de la description minimale, à partir de laquelle, par introduction d'éléments successifs importants, va se construire l'ordre des descriptions ultérieures ; ceci suppose une attitude opposée à celle de la tentation que le chercheur a spontanément : il ne faut pas chercher à tout mettre dans la description, il faut au contraire choisir un point de vue qui permette d'exclure des éléments, et des éléments importants qui seront réintroduits dans les descriptions suivantes (le changement, le sens donné par les acteurs, ou donné par certains acteurs, etc.). On peut partir d'un schéma simple, d'un tableau de chiffres, d'un extrait d'entretien, d'un texte (le texte de Benjamin Franklin dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* de Weber). Bref, l'étape décisive consiste à réfléchir au modèle descriptif qui doit constituer le noyau des descriptions ultérieures. Il s'agit de suivre la prescription de Wittgenstein :

  > « N'essayez pas de spécifier l'acte de description au moyen de l'objet à décrire ; faites-le au moyen de la technique de la description. » (Wittgenstein, 2001b, p. 50)

  Une même technique descriptive peut alors s'appliquer à des objets divers et en révéler la parenté. Goffman a décrit les hôpitaux, les navires, les prisons, les monastères avec la même technique descriptive, ce qui a conduit à l'élaboration du concept d'« institution totale » (Goffman, 1961). Il est à noter que, dans la détermination des points de vue, et surtout du point de vue initial, c'est le phénomène d'exclusion qui est central. Le rapport de la description à la théorie est donc le suivant : ce n'est pas la théorie en elle-même qui est intéressante pour déterminer le modèle descriptif de base, c'est plutôt la théorie en tant qu'elle aide à choisir des éléments sur lesquels se focaliser (en cela, la théorie qui détermine le point de vue n'a pas besoin d'être très sophistiquée ; elle peut être assez simple), donc des éléments à exclure (*« omnis determinatio negatio est »* - toute détermination est une négation) ; ensuite, la théorie issue de la description se construit lorsque les points de vue suivants enrichissent le modèle descriptif de base en ajoutant des éléments. La théorie peut donc être utile au départ, mais elle n'est pas absolument nécessaire. Dans *La Méditerranée*, Braudel ne se fonde pas sur une théorie pour aborder ses descriptions successives : il choisit d'exclure le changement et de se centrer sur l'immobile (derrière ce choix, on peut dire qu'il y a l'approche théorique de la géographie et de Vidal de La Blache, mais le choix lui-même n'est pas véritablement d'essence théorique) ; dans l'exemple du contrôle des prix, le modèle descriptif de base a été choisi à partir de l'exclusion d'un élément : le sens donné à cette pratique par les fonctionnaires des prix ; là, encore, cette exclusion n'est pas véritablement d'essence théorique, bien que la description repose sur l'analyse économique libérale.

- Mener chacune des descriptions en tenant le point de vue initial, mais en cherchant systématiquement les faits que ce point de vue n'explique pas ou explique mal (la description sortira alors du risque de circularité – retrouver dans la description la théorie qui a servi à construire le point de vue du « décrire comme » – et ces faits qui constituent des anomalies aideront à construire une autre point de vue, et donc une autre description) ; la description a pour objectif de bousculer les théories existantes et de mettre sur la voie de théories nouvelles ;

- dans les descriptions menées, chercher à identifier les éléments contextuels pertinents, c'est-à-dire ceux qui font changer le sens des actions et interactions, et changer la valeur de vérité des propositions théoriques ;
- dans les descriptions menées, éliminer les jugements de valeur implicites. Une technique consiste à éviter l'usage du verbe être, comme le fait Karl Weick (2007, p. 18) :

> « In my own theorizing I often try to say things without using the verb to be. This tactic, known as "e-prime" (Kellogg, 1987), means that I'm not allowed to say "Wagner Dodge is a taciturn crew chief." Instead, I'm forced to be explicit about the actions that went into the prohibited summary judgment. Now I say things like, "Wagner Dodge surveys fires alone, issues orders without explanations, assumes people see what he sees, mistrusts words, overestimates the skills of his crews. When I'm forced to forego the verb to be, I pay more attention to particulars, context, and the situation. I also tend to see more clearly what I am not in a position to say. If I say that Dodge overestimates the skills of his crews, that may or may not mean that he is taciturn. It all depends on other concrete descriptions of how he behaves. »

- discuter les jugements de valeur explicites quand ils apparaissent apporter quelque chose à la description, qui sans eux aurait un air d'incomplétude ;
- équilibrer la tension entre routine et changement, entre général et particulier (ne pas décrire le changement sans avoir décrit au préalable la routine qui l'a précédé, ne pas décrire une routine comme si elle ne faisait que se reproduire sans évolution, ne pas décrire un processus général sans tenir compte des événements singuliers, ne pas décrire un événement singulier sans décrire le fond général routinier sur lequel il se détache).

La question de la description, on le voit reste l'une des plus cruciales et des plus abstruses que pose la recherche qualitative. De cette question dépend largement l'évaluation que l'on peut faire de sa qualité finale. Une mise en garde s'impose au moment de conclure : aborder la description (dans une production scientifique reposant sur une approche qualitative) comme constituée d'un étagement ordonné de « voir comme » ne signifie en aucune manière qu'il n'y aurait qu'une structure possible de la bonne description. Une description peut par exemple être continue et linéaire en partant d'un modèle descriptif initial de base qu'elle complexifie progressivement sans que les différents « voir comme » soient isolés en tant que tel durant le processus. Une description n'adoptant pas la structure étagée explicite de *La Méditerranée* ou du contrôle des prix est parfaitement possible. De nouvelles techniques de description sont sans cesse à inventer, en littérature comme en recherche. Comme le notait Hammersley (1990, p. 604), les tenants d'une approche descriptive qui affirment que celle-ci peut construire de nouvelles théories s'appuient sur un nombre extrêmement limité d'exemples convaincants, et souvent toujours les mêmes depuis des dizaines d'années. Il est à espérer que l'approche qui a été menée ici du problème de la description pourra permettre d'étoffer ces exemples.

Références

Abbott Andrew (2001) *Time Matters. On Theory and Method*, Chicago, The University of Chicago Press

Abbott Andrew (2003) "La description face à la temporalité", *in* Blundo Giorgio & Olivier de Sardan Jean-Pierre (2003) *Pratiques de la description*, Paris, Enquête, Éditions de l'EHESS, pp. 41-53.

(Suite page 42)

(Suite de la page 41)

Ackermann Werner, Conein Bernard, Guigues Christiane, Quéré Louis & Vidal Daniel (1985) *Décrire : un impératif ? Description, explication, interprétation en sciences sociales. Tomes 1 & 2*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Anscombe Gertrude Elizabeth Margaret (2002) *L'intention*, Paris, Gallimard (première édition : 1957)

Blundo Giorgio & Olivier de Sardan Jean-Pierre (2003) *Pratiques de la description*, Paris, Enquête, Éditions de l'EHESS.

Booth Charles, Rowlinson, Michael, Clark Peter, Delahaye Agnes & Procter Stephen (2009) "Scenarios and counterfactuals as modal narratives", *Futures*, vol. 41, pp. 87-95.

Bratman Michael E. (2006) "What is the accordion effect ?", *The Journal of Ethics*, vol. 10, pp. 5-19.

Chauviré Christiane (2010) *Wittgenstein en héritage. Philosophie de l'esprit, épistémologie, pragmatisme*, Paris, Kimé.

Braudel Fernand (1949) *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949, Deuxième édition révisée, 1966.

Chauviré Christiane (2010) *Wittgenstein en héritage. Philosophie de l'esprit, épistémologie, pragmatisme*, Paris, Kimé.

Dagognet François (1973) *Écriture et iconographie*, Paris, Vrin.

DeRose Keith (1992) "Contextualism and Knowledge Attributions", *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 52, n°4, December, pp. 913-929.

Descombes Vincent (1998) "La confusion des langues", *L'enquête*, n°6, La description I, pp. 35-54.

Dumez Hervé (2006) "Équifinalité, étude de cas et modèle de l'enquête", *Le Libellio d'Aegis*, n°2, février, p. 18-21.

Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (1989) *Diriger l'économie. L'État et les prix en France (1936-1986)*, Paris, l'Harmattan.

Dumez Hervé & Rigaud Emmanuelle (2008) "Comment passer du matériau de recherche à l'analyse théorique : à propos de la notion de 'template'", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 4, n° 2, été-automne, pp. 40-46.

Feinberg Joel (1970) *Doing and Deserving*. Princeton, Princeton University Press.

Garfinkel Harold (1985) "Sur le problème des correctifs", *in* Ackermann Werner, Conein Bernard, Guigues Christiane, Quéré Louis & Vidal Daniel (1985) *Décrire : un impératif ? Description, explication, interprétation en sciences sociales. Tomes 1 & 2*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Tome 2, pp. 239-249.

Geertz Clifford (1973) "Thick Description: Toward an Interpretive Theory of Culture" *in* Geertz Clifford (1973) *The interpretation of cultures. New York, Basic Books*, chapter 1, pp. 3-30. Traduction française : Geertz Clifford (1998) "La description dense : vers une théorie interprétative de la culture", *L'enquête*, n° 6, La description I, pp. 73-105.

Gil Fernando (1998) "La bonne description", *L'enquête*, n°6, La description I, pp. 129-152.

Goffman Erving (1961) Asylums. New York Doubleday Anchor (trad. franc. (1979) *Asiles – Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Editions de Minuit).

Hammersley Martyn (1990) "What's wrong in ethnography ? The myth of theoretical description", *Sociology*, vol. 24, n° 4, pp. 597-615.

Handke Peter (2007) *J'habite une tour d'ivoire*, Paris, Bourgois.

Lahire Bernard (1998) "Décrire la réalité sociale ? Place et nature de la description en sociologie", *in* Reuter Yves [ed.] (1998) *La description Théories, recherches, formation, enseignement*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, pp. 171-180.

Latour Bruno et Woolgar Steve (1979) *Laboratory Life: The Social Construction of Scientific Facts*, Thousand Oaks, Sage.

Manago Michel , Conruyt Noël & Le Renard Jacques (1992) « Acquiring descriptive knowledge for classification and identification » *Lecture Notes in Computer Science*, n° 599, pp. 392-405.

Noël Alain (2010) "Qu'est-ce qu'une thèse et comment la diriger ?", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 1, Printemps, pp. 20-28

Oevermann Ulrich (1985) « Il n'y a pas un problème du décrire dans les sciences sociales » *in* Ackermann Werner, Conein Bernard, Guigues Christiane, Quéré Louis & Vidal Daniel (1985) *Décrire : un impératif ? Description, explication, interprétation en sciences sociales*, Tomes 1 & 2. Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Tome 1, pp. 12-34.

Ryle Gilbert (1971a) "Thinking and Reflecting" *in* Ryle Gilbert (1971) *Collected Papers, Volume II. Collected Essays 1929-1968*, London, Hutchinson, pp. 479-493.

Ryle Gilbert (1971b) "The Thinking of Thoughts, What is Le penseur doing ?" *in* Ryle Gilbert (1971) *Collected Papers, Volume II. Collected Essays 1929-1968*, London, Hutchinson, pp. 480-496.

Sacks Harvey (1963) "Sociological description", *Berkeley Journal of Sociology*, vol. 8, pp. 1-16.

Searle John R. (2010) *Making the Social World. The structure of human civilization,* Oxford, Oxford University Press.

Tetlock Philip E. & Belkin Aaron (1996) *Counterfactual Thought Experiments in World Politics. Logical, Methodological and Psychological Perspectives*. Princeton, Princeton University Press.

Valéry Paul (1960) *Œuvres, tome II*. Paris, La Pléiade.

Van Vuuren Rex (2004) "Is this the turning point ?", *Indo-Pacific Journal of Phenomenology*, vol. 4, Edition 1, July, pp. 1-11.

Weber Max (1965 trad. Franç.) "Possibilité objective et causalité adéquate en histoire" *in Essais sur la théorie de la science*. Paris, Plon, pp. 290-323.

Weick Karl E. (2007) "The generative properties of richness", *Academy of Management Journal*, vol. 50, n° 1, pp. 14-19.

Wittgenstein Ludwig (1992) *Leçons et conversations*. Paris, Gallimard-Folio

Wittgenstein Ludwig (2001a) *Conférence sur l'éthique. Remarques sur le 'Rameau d'or'. Cours sur la liberté de la volonté*. Mauvezin, T.E.R.

Wittgenstein Ludwig (2001b) *Les cours de Cambridge (1946-1947)* édités par P.T. Geach. Mauvezin, T.E.R.

Wittgenstein Ludwig (2004, trad. franç.) *Recherches Philosophiques*, Paris, Gallimard.

Wittgenstein Ludwig (2008 trad. Franc.) *Fiches*, Paris, Gallimard.

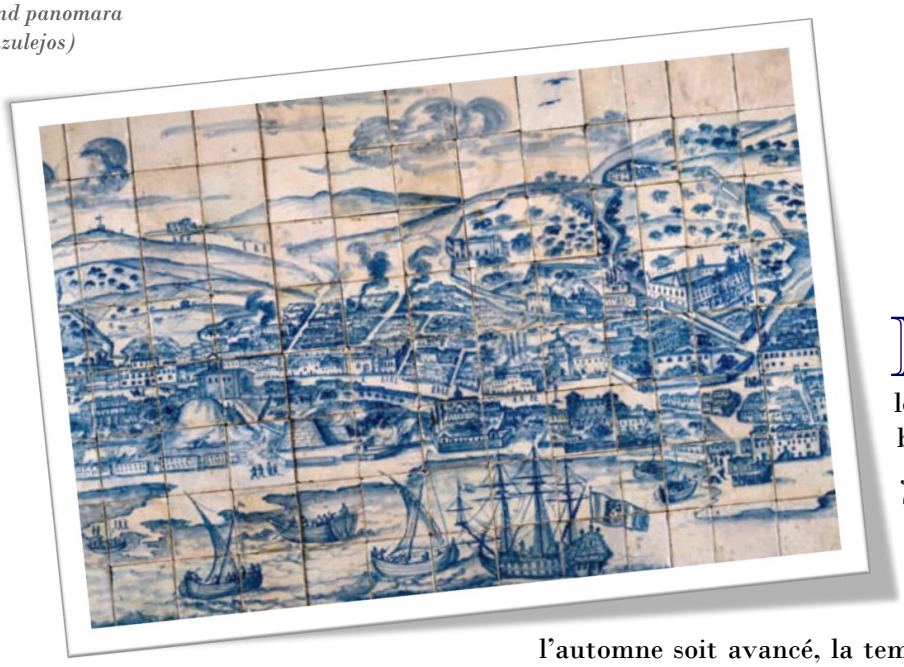
Yin Robert K. (1994) *Case Study Research. Design and Methods,* Thousand Oaks, Sage. 2nd edition

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 6, n° 2 – Été 2010
pp. 44-49

Décombrer[1]

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Une vue de la ville avant le tremblement de terre (extrait du grand panomara 1700-1725 en azulejos)



Il n'est jusqu'à son absence qui ne me tienne compagnie. Et je l'aime tant que je ne sais comment la désirer.
(Alberto Caeiro)

La ville, de la rive du fleuve s'étageant sur les collines, étincelle de blancheur. Dans son Don Juan, un siècle plus tôt, Tirso de Molina en a parlé comme de la huitième merveille du monde. Bien que l'automne soit avancé, la température de ce matin est clémente : 17,5°. Un vent léger souffle du nord-est, aidant une foule de navires à manœuvrer en tous sens sur l'immense plan d'eau. De près, les rues sont étroites, héritées de l'époque moyenâgeuse, tortueuses parfois, souvent malpropres quoique les maisons soient blanchies à la chaux, et l'on ne voit aucune vitre aux fenêtres, masquées de jalousies de bois ressemblant à celles des confessionnaux, comme l'a noté un capucin français y ayant séjourné quelques mois.

Ce samedi de Toussaint, les cloches ont sonné dans l'air calme pour la messe de 9h, assez peu fréquentée. Passé 9h30, chacun entend un fort grondement sourd, effrayant. La seule comparaison qui vient à l'esprit est celle d'un de ces grands carrosses attelés de six chevaux qui parcourrait les rues exiguës de la ville, lancé à une vitesse folle. Mais le grondement ne diminue pas et enfle, comme si le carrosse fou se rapprochait au lieu de s'éloigner, et tournait en rond dans la ville. A 9h40, une première secousse fissure les murs et en abat certains. Il y a quelques secondes de calme, puis une deuxième secousse, et une troisième. Les habitants se précipitent dans les rues, comme le fait le comte de Peralada, ambassadeur d'Espagne. L'écusson de pierre qui porte fièrement ses armes au-dessus du porche de son palais se détache et l'écrase au moment même où il en franchit le seuil pour se réfugier sur la chaussée[2]. Les paroissiens sont ensevelis dans les décombres des églises effondrées. Un grand nombre d'habitants de la ville basse se réfugient sur la place du palais royal, près de la rive, seul espace dégagé permettant d'échapper aux rues étroites où les maisons s'écroulent. La vue y est stupéfiante et ils restent médusés : le quai de pierre et sa

1. Le verbe, qui a existé, a aujourd'hui disparu, ne laissant symboliquement derrière lui que le substantif « décombres ». Il signifiait se débarrasser de tout ce qui encombre. Voir le passé comme ne nous laissant que des décombres, souvent issus de catastrophes et qu'il faut s'activer à enlever pour pouvoir de nouveau vivre, penser et circuler, peut être vu comme une figure de la modernité.
2. L'ampleur de la catastrophe fait de ses morts des victimes de masse anonymes. La seule mort individuelle à être l'objet d'un récit, dans les correspondances diplomatiques de ses collègues, est celle du comte de Peralada.

balustrade de marbre semblent se dissoudre sous leurs yeux – les témoins disent qu'une crevasse s'est ouverte dans laquelle ils ont disparu avant qu'elle ne se referme[3] – et le grand fleuve s'est retiré, réduit à un filet d'eau serpentant au milieu de centaines de navires échoués sur un désert de vase s'étendant à perte de vue. Vingt -cinq minutes plus tard, une vague de cinq mètres de haut accourant à une vitesse inouïe noie d'un coup les malheureux qui avaient cru trouver un refuge sur la rive, bousculant tout sur deux cent cinquante mètres à l'intérieur de la ville, y précipitant des carcasses de navire. Trois vagues de hauteur à peu près équivalente déferlent successivement. Dans les différents quartiers, les charpentes des maisons écroulées entrent au contact des foyers des cheminées et prennent feu. L'incendie, attisé par le vent qui a brusquement forci, dure six jours et ravage ce qui restait. Sur vingt mille maisons, trois mille à peine tiennent encore debout, peu sûres. Des quarante églises paroissiales, cinq subsistent. Le quartier de Graça, autour du château, est seul à avoir été épargné, avec la vieille cathédrale ébranlée mais encore droite. On ne saura jamais le nombre des victimes : le pays, craignant ses puissants voisins, ne veut pas leur montrer à quel point il a été affaibli.

Les côtes d'Afrique du Nord sont elles aussi ravagées. La vague a atteint la Martinique dix heures après son déferlement à Lisbonne. À Monvalon près de Martigues, vers 10h15, trente personnes qui sortent de la messe voient une vague se former sur le bassin situé devant la chapelle et se répandre à près de six pieds au-delà du bord ouest. L'eau reflue vers l'autre bord, puis une nouvelle vague se forme, et une troisième. C'est également le cas sur les bassins de radoub de Portsmouth, à 10h35. À des milliers de kilomètres de l'épicentre, un peu plus tard, des lacs de Suède, de Bohème, du Brandebourg, entrent en résonance et s'agitent brusquement alors que le temps est parfaitement calme et que la terre n'a pas bougé[4].

L'onde de choc intellectuelle est à la mesure. Deleuze écrira qu'avant Auschwitz aucun désastre n'a autant bouleversé les manières de penser.

La nouvelle atteint les principales capitales européennes deux à trois semaines après la Toussaint. Les protestants extrémistes voient dans la catastrophe le châtiment du papisme, la ville étant connue pour les activités de l'Inquisition. Des rabbins de Hollande et d'Allemagne y voient eux aussi un juste retour des choses. Les catholiques ultras prêchent la punition d'une ville où le plaisir était devenu religion, où l'un des plus beaux opéras d'Europe avait été inauguré quelques mois auparavant, qui s'est trouvé complètement détruit par le tremblement de terre, le tsunami, puis l'incendie. Voltaire compose un poème dans lequel il enterre le « tout est bien dans le meilleur des mondes possibles » et, ému par les victimes dont « la moitié périssant sans doute dans des angoisses inexprimables au milieu des débris dont on ne peut les tirer », remet l'existence du mal au premier plan de nos vies. Si opposé qu'il soit à la cléricature, il refuse absolument toute idée d'une vengeance divine. Rousseau, le grand sensible, ne manifeste aucune pitié apparente pour les victimes, mais note assez justement que si tant de personnes ont péri, c'est parce qu'elles s'étaient agglutinées dans une ville aux rues étroites et aux maisons hautes. Il appelle à des mesures de prévention. Le jeune Kant essaie de construire la première théorie scientifique des tremblements de terre, qui contient quelques bonnes remarques et une hypothèse d'ensemble fausse. À Francfort, un petit garçon de six ans, Johann Wolfgang von Goethe, restera marqué par le récit terrifiant qu'on lui fait et qui ne correspond pas à ce que lui enseigne le catéchisme. Kleist, né plus de vingt ans après l'événement, s'en souviendra lui aussi et le décrira en le transposant, dans une belle et tragique nouvelle – *Le tremblement de terre au Chili*. Un certain

(Suite page 46)

3. Probablement du fait de la liquéfaction du sol, phénomène accompagnant souvent les tremblements de terre dans les terrains alluvionnaires (Poirier, 2005, p. 70).
4. Des ondes sismiques de surface et de longue période peuvent, si la fréquence propre des lacs et étangs leur correspond, dépendant de leur surface et de leur profondeur, faire entrer en résonance ces masses liquides (Poirier, 2005, p. 90).

(Suite de la page 45)

optimisme qui se faisait jour en ce début du XVIIIe siècle ne se remettra jamais du cataclysme, et de son évocation dans *Candide*.

Le roi Joseph 1er et sa famille étaient à Belem et n'ont rien vu, quoiqu'ayant ressenti les secousses, affolés. Leur palais, imaginé d'abord pour Philippe II lors de son séjour au Portugal puis agrandi, embelli, complété récemment par l'Opéra du Tage, avec sa bibliothèque de soixante dix mille volumes, son église, les trésors des magasins des Indes, est totalement détruit. Velléitaire, un peu instable, le roi ne s'en remettra vraiment jamais et, de longtemps, ne pourra plus dormir sous un toit. Il accueille l'un de ses ministres, jusque-là assez obscur, en lui demandant : que faut-il faire ? Et il s'entend répondre sobrement : enterrer les morts et s'occuper des vivants[5]. Tout repose sur Sébastião José de Carvalho e Mello, qui ne deviendra marquis de Pombal que bien plus tard. Il est de petite noblesse, méprisé par la cour, catholique mais lié à la franc-maçonnerie et ennemi juré des Jésuites qu'il expulsera du pays. Quoique Ministre des affaires étrangères et de la guerre, il s'impose dans le chaos régnant. Le jour même du tremblement de terre, il prend les premières mesures. Très vite, les prix et les salaires sont bloqués au niveau qui était le leur la veille du séisme. Des vivres sont achetées aux alentours et acheminées vers la ville. Un cordon de troupes l'entoure, empêchant les habitants de la fuir. Des pillards sont arrêtés et pendus sur le champ. Les religieux qui épouvantent le peuple en rendant ses péchés responsables de la catastrophe sont emprisonnés. Un jésuite, un peu dérangé, sera même traîné devant l'Inquisition et brûlé.

Pour la première fois dans l'histoire, une aide internationale s'organise. Des navires de vivres sont envoyés d'Angleterre (il s'agit surtout, il est vrai, de venir en aide à la forte communauté anglaise qui habitait dans la ville et, par ailleurs, le mauvais temps les ayant bloqués au port trop longtemps, leurs cargaisons avariées seront pour l'essentiel jetées dans le Tage). De Hollande parviennent des matériaux de construction pour des maisons préfabriquées en bois : elles abriteront les habitants durant des années. Certaines, à deux étages, luxueuses, sont réservées à la noblesse. Hambourg envoie un navire chargé de vivres, de toiles de tentes, de clous, de tuiles. La France et l'Espagne proposent une aide financière mais le petit pays, se défiant des arrière-pensées de ces grandes puissances, refuse. Le Brésil, colonie de la couronne, envoie des diamants, de l'or, des bois de construction.

La réflexion sur l'avenir de la ville est confiée à un ingénieur militaire de quatre vingt trois ans formé à l'école de Vauban, Manuel de Maia. Très vite, il met sur le papier quatre scénarios possibles. Reconstruire la ville quasiment à l'identique, en élargissant simplement quelques rues, est la solution la plus simple puisque les propriétaires gardent leurs terrains, ramassent les matériaux de construction des maisons écroulées et s'en servent pour rebâtir. Élargir les rues et limiter la hauteur des immeubles à deux étages, ce qui minimiserait les pertes en cas de nouvelles secousses, est la deuxième option. Troisième solution : raser toute la ville basse, celle qui s'étend entre le fleuve et les collines et la reconstruire totalement. Cela suppose de changer toute la structure de la propriété. La quatrième est radicale : elle consiste à abandonner les ruines et à refaire la ville ailleurs, du côté de Belem. De toute façon, si la hauteur des maisons est limitée à deux étages, la ville devra s'étendre de ce côté. Dès lors, autant repartir de zéro. Pour le vieil homme qui a peu de chance de la voir se réaliser, la quatrième solution est la meilleure. Tous ceux qui ont vécu le drame et vu la ville détruite s'accordent sur l'impossibilité de la redresser. Maia, quant à lui, craint que les habitants ne se mettent à reconstruire spontanément, n'importe comment et que le résultat ne soit catastrophique. Il ne croit pas possible de restructurer la cité à partir de ses cendres. Ce qui se passe déjà suscite l'inquiétude :

5. On ne sait pas si la scène a bien eu lieu, ou si elle n'est qu'une légende. En réalité, dans l'urgence et pour éviter les épidémies, l'archevêque suggéra que les morts fussent entassés sur les navires qui restaient et jetés en mer, ce qui fut fait.

pour dégager les rues, on entasse les gravats à l'emplacement des anciens immeubles. Une fois les rues déblayées, donc restant à l'identique, les maisons seront rebâties, plus ou moins à l'identique elles aussi. Le mouvement commence d'ailleurs dans les semaines et les mois qui suivent le séisme. Ces nouvelles bâtisses seront impitoyablement abattues. Mello veut une vraie réflexion sur l'avenir. Il fait comprendre que l'abandon du site pour Belem n'est pas une option. Alors Maia s'avance plus nettement : si c'est le cas, la solution consiste pour lui à raser la Baixa, la ville basse, et à la reconstruire *ex nihilo*. Toutes les maisons seront faites à l'identique, portes, fenêtres, balcons peu profonds (de manière à ne pas faire trop de victimes lors d'un futur tremblement de terre), décors, toits. Les plans seront établis par un de ses officiers, Eugenio dos Santos, issu d'une modeste famille de maçons. Contrairement à l'avis de Maia, pour des raisons économiques que le vieil homme avait prévues, les immeubles seront en réalité de quatre étages : un étage avec balcon, deux étages à fenêtres, un dernier mansardé. Toute la Baixa sera faite ainsi : la standardisation des éléments permet une efficacité de reconstruction maximale. Seules quelques décorations varieront en fonction de l'importance de la rue. D'autres ingénieurs mettent au point des structures de bois qui, en cas de nouveau tremblement de terre, peuvent soutenir les planchers et toits même si les murs s'écroulent. Ce sont des cages (*gaiola*), résistantes et souples. Un essai est tenté au milieu des ruines : un régiment marche à contretemps sur des tréteaux, reproduisant la secousse d'un tremblement de terre, et la structure tient bon. Elle est donc généralisée à tous les nouveaux immeubles. Par ailleurs, les murs latéraux des maisons monteront au-dessus du niveau des toits et les murs intérieurs seront couverts d'*azulejos*, mesures destinées à éviter la propagation des incendies.

Eugenio dos Santos
1711 – 1760

Reste à établir le plan d'urbanisme. Pour repenser la place du Rossio, Maia nomme un ingénieur d'origine hongroise, Carlos Mardel qui avait conçu avec maîtrise l'un des plus grands projets des dernières années : celui de l'aqueduc destiné à alimenter les fontaines de la ville et qui a d'ailleurs résisté aux secousses. Dans les écuries des magasins des Indes fissurées mais qui ont seules résisté au milieu des ruines de l'ancien palais royal, Maia met en place trois équipes qui vont se trouver en concurrence pour repenser la ville basse : la première travaille sur le plan des rues existantes, regarde comment les élargir et voit s'il est opportun de transformer les anciennes impasses en rues. La deuxième part de l'existant, mais en étant plus libre. La troisième, celle d'Eugenio dos Santos, a toute liberté pour repenser la ville basse, en ne respectant que l'emplacement des églises. De plus, chaque dirigeant d'équipe est chargé de faire un plan qui lui est personnel, en ayant le droit de ne pas tenir compte de la plus grosse contrainte : l'emplacement des anciennes églises considéré pourtant comme sacré. Le plan qui est approuvé de la signature du ministre est finalement signé dos Santos et Mardel. C'est le plus libre – il n'indique plus que trois églises sur les quatorze que comptait auparavant la Baixa – et le plus créatif.

Il suppose de raser définitivement les ruines. Le *sargento-mor* José Monteiro de Carvalho s'en charge. Il parcourt la ville basse ravagée en faisant sauter à la poudre les derniers murs restés debout, méritant ainsi son surnom de « *Bota-Abaixo* » (« flanque-tout-par-terre ») mais donnant aux architectes et urbanistes la liberté dont ils ont besoin. Les matériaux obtenus servent de remblai : le sol est

(Suite page 48)

(Suite de la page 47)

surélevé de quelques mètres pour mettre les rues à l'abri des crues du Tage, et aplani pour permettre des rues plus droites. Sur cette table rase, la renaissance de la ville peut s'opérer grâce à la volonté dictatoriale du ministre.

Les rues droites et larges se coupant à angle droit, les immeubles standardisés fondés sur des principes de construction plus scientifiques développant des normes antisismiques, l'articulation des deux grandes places, créent une cité nouvelle, même si, sur le Rossio, le palais de l'Inquisition est reconstruit (Pombal videra celle-ci de sa substance et la neutralisera)[6] ; même si le nom des anciennes rues est conservé et les artisans regroupés comme ils l'étaient : les orfèvres de l'or et de l'argent, les cordonniers, les doreurs (*rua dos douradores*). Londres avait été repensée après le grand incendie. À Turin, un quartier nouveau avait été juxtaposé à la vieille ville. Rien de comparable n'avait pourtant été tenté. Le projet prend plus de vingt ans, mais les témoins hébétés du tremblement de terre partageaient l'idée que de cent ans la ville ne pourrait renaître. Les habitants vivront dans leurs baraques de bois entre ruines et chantiers. Le marquis de Fronteira, son palais de Lisbonne étant entièrement détruit, s'installe quant à lui dans sa somptueuse *quinta*, sa résidence de campagne, où il passera ses dix dernières années sans retourner dans la ville rasée. Des voyageurs font la visite, et parmi eux des peintres et graveurs. Paris et Pedegache publient un *Recueil des plus belles ruines de Lisbonne causées par le tremblement et par le feu du premier novembre 1755*. Ces vues se diffusent dans toute l'Europe et créent une mode préfigurant le romantisme. L'église des Carmes, faute d'argent et de projet, restera en l'état, vestige et souvenir du désastre au cœur de la ville reconstruite et, signe d'un projet sans fin.

Ruines de la Praça da Patriarcal in Recueil des plus belles ruines de Lisbonne.

Eugenio dos Santos disparaît en 1760, assombri, désespéré par le remords poignant de n'avoir pas respecté dans ses plans les églises disparues de la Baixa. Mardel le suit en 1763. Maia, le plus âgé pourtant, en 1768 seulement. Mais Pombal restera jusqu'à la fin obsessionnellement fidèle au travail des trois hommes. L'apogée de la reconstruction est l'érection de la statue du roi au milieu de l'ancienne place du palais royal que Pombal a renommée place du commerce. Il a choisi pour la statue un ancien dessin de dos Santos que le sculpteur a dû respecter, dont le coup de génie est le cimier du cavalier qui lui donne sa hauteur et sa finesse élancée lorsqu'on voit la statue se découper dans l'arche de la rue Augusta, malgré la masse écrasante du monument vu de près. Sur le socle est un médaillon du ministre au sourire vaguement méprisant. Pombal lui-même préside l'inauguration à la tête d'un cortège imposant et magnifique. Officiellement, le roi est absent. En réalité, il assiste à la scène, caché derrière la jalousie d'une fenêtre de la place qui n'est encore qu'à moitié construite. C'est le triomphe de l'administrateur dictatorial.

A la mort de Joseph 1er, sa fille qui lui succède écarte ce personnage autoritaire et haï qui échappe de peu à l'exécution et meurt en exil intérieur dans son château de Pombal. Son médaillon est arraché du socle de la statue.

6. Le palais finira par brûler en 1836 et fut remplacé par un théâtre.

Rousseau a raison, qui la regarde comme la première catastrophe de masse due à l'urbanisation. Devenue objet de réflexion philosophique brisant l'optimisme mais le relançant par la solidarité, l'action et la technique, marquant le point de basculement des mentalités religieuses qui, notamment sous l'effet de Voltaire, évoluent en profondeur, faisant apparaître à la fois une tonalité artistique marquée par le goût pour les ruines et les rêveries tristes sur les mondes disparus et un nouveau champ scientifique, provoquant le développement d'un urbanisme audacieux quoique coincé entre nouveauté et passé, à l'image de son principal créateur, Eugenio dos Santos, elle ouvre réellement la modernité.

Un passant, petite moustache épaisse et lunettes rondes, chapeau mou, long pardessus sombre, légèrement voûté, une serviette à la main, descend d'un pas rapide plutôt que pressé la *Rua dos Douradores* en direction de la place du Commerce où il s'attablera pour écrire au café Martinho d'Arcada, le premier à avoir ouvert dans la ville reconstruite. Son regard est étrange, distrait et concentré, absorbé et distant, posé sur la banalité monotone des façades de la *Baixa* et perdu dans l'ailleurs, rêveur ironique.

Jamais une ville n'aura autant pénétré les replis d'un cerveau, ni un cerveau habité des rues de cette façon.

Ci-dessus
Azulejo
du palais de Fronteira

Ci-contre
Fernando Pessoa
dans les rues de la Baixa

Références

Anthologie (2004) *Lisbonne avant le tremblement de terre. Le panneau (1700-1725) du musée de l'Azulejo,* Paris, Chandeigne.

França José-Augusto (1965) *Une ville des lumières. La Lisbonne de Pombal,* Paris, S.E.V.P.E.N.

Pessoa Fernando (1987) *Poésies d'Alvaro de Campos - Le Gardeur de troupeau, autres poèmes d'Alberto Caeiro,* Paris, Poésie/Gallimard.

Poirier Jean-Paul (2005) *Le tremblement de terre de Lisbonne,* Paris, Odile Jacob.

Quignard Pascal (1992) *La frontière,* Paris, Chandeigne